

ORAI SON
FVNEBRE
PRONONCEE DANS
L'EGLISE NOSTRE-DAME
DE PARIS,

Au Service solennel fait par l'ordre du Roy, le 8. de Juin 1644.
pour l'Enterrement de Monsieur le Maréchal de GVEBRIANT,
General des Armées de Sa Majesté en Allemagne.

Par Messire NICOLAS GRILLIE. Evêque
et Comte d'Vlez.



A PARIS,

M. DC. LVI.

ORALISON
EVIÈRE

BRONNÉE DAME
L'ÉGLISE NOTRE DAME

DE T. 1816

Assemblée générale du 10 Mars 1816
Le 10 Mars 1816
Assemblée générale du 10 Mars 1816

Assemblée générale du 10 Mars 1816
Le 10 Mars 1816



A. P. 1816



A LA REYNE.



ADAME,

Les deux Vertus essentielles des Roys, la Pieté & la Iustice
toujours vivantes dans le cœur de V^{re} Majesté, ont donné
l'estre & la vie à ce discours de mort. Ce sont elles qui ont porté
v^{re} Majesté à reconnoître le Zele & les heroïques actions de
feu Monsieur le Marechal de Guébriant par des témoignages
d'honneur & d'affection, proportionnez à son merite, en faisant
secourir son Ame par des prieres publiques, & élever à sa me-
moire un Tombeau tres-illustre en l'Eglise de N^{re} Dame de Pa-
ris. C'a été par leur mouvement aussi que v^{re} Majesté m'a
ordonné de luy dresser devant toute la France assemblée par ses
Ordres, en un service Royal, un autre Monument composé, non
de marbres & de jaspes; mais d'une matiere incomparablement
plus éclatante, du recit & de la publication de ses hauts faits,
& de ses rares Vertus. Si Dieu m'eust doué d'assez d'eloquen-
ce & d'esprit pour donner à cet Ouvrage une forme correspon-
dante à la grandeur de la matiere, & pour bien accomplir le

projet de vôtre Majesté, Je puis dire que ce Mausolée eust esté, & plus glorieux & plus durable infiniment que l'autre : mais tout tel qu'il est, je n'ay pu ny deu laisser évanouyr dans l'oubly, un discours destiné par vôtre Majesté à la conservation d'une mémoire, qui luy est tres-precieuse, & qu'elle ne veut pas qui perisse. D'ailleurs se serois iniuste & criminel de ne pas faire voir à toute la France & à la posterité, cette marque de la bonté & de la reconnoissance dont vôtre Majesté use envers les grands hommes qui servent fidèlement l'Etat; qui fait clairement voir que la Vertu n'a jamais esté à se haut prix & si dignement récompensée que sous vôtre heureuse Regence. Les fautes de cet Ouvrage retomberont sur l'Ouvrier, mais la bonté du dessein tres-pieux & tres-juste, ne laissera pas d'eclatter à l'honneur de vôtre Majesté, qui en est la cause. Et bien que je ne puisse acquérir grand' estime par la publication d'une harangue peu polie & peu eloquente : j'auray toujours une satisfaction & une gloire tres-grande, d'avoir esté choisi par vôtre Majesté, pour avoir l'honneur de la servir en cette occasion, & de luy avoir rendu de tout mon pouvoir, l'obeyssance que ie luy dois, & que je luy rendray toute ma vie, comme étant,

MADAME,

De Vôtre Majesté,

Lettres-humble, & tres-obeyssant serviteur & sujet
NICOLAS, Evêque & Comte d'Vez,



A M A D A M E

LA MARECHALLE

DE GVEBRIANT.



ADAME,

J'envoie au lieu de ma retraite à Paris le Discours funebre que j'eus l'honneur de prononcer l'année, posée aux funérailles d'une personne qui vous a été, & sera éternellement tres-chère: désirant qu'il paroisse en Public, & que la posterité puisse prendre part à l'Histoire qu'il contient. Je sçay que le dessein pour lequel la Reyne a fait dresser un Tombeau si illustre à feu Monsieur le Maréchal de Guébriant, & a fait accompagner son enterrement d'une pompe si éclatante, s'a été pour laisser des marques perpetuelles de la reconnaissance qu'elle croyoit devoir aux services de ce grand Homme, & pour immortaliser son Nom & sa Vertu, capable de servir de modele aux plus genereux des siècles avenir. C'est pourquoy j'ay jugé que ie serois contre l'intention de sa Majesté, si ie ne publiois aussi cette piece, qui contient un fidel recit de quelques vnes des actions heroïques qu'il a faites en sa vie, & fait partie des honneurs que la France luy a rendus en la mort. J'ay osé dédier cet Ouvrage à sa Majesté, comme à celle qui m'avoit commandé de le faire, & à qui j'avois à en rendre compte: Je luy ay demandé pardon, comme ie devois, de n'avoir pas assez dignement accompli ses desseins en l'employ dont elle m'a voit honoré, & d'avoir revestu le plus excellent sujet qui se peut donner à un

Orateur, d'une forme & de paroles si peu ornées & eloquentes comme sont les miennes. Il est tres-juste MADAME, qu'en suite ie prenne la liberté de vous adresser une copie de ce triste écrit, & qu'en vous l'adressant ie m'excuse à vous de deux fautes, que ie reconnois avoir commises à votre égard. La premiere est celle-là même, d'avoir diminué en quelque façon la gloire de votre tres-cher Epoux, & d'avoir, par ma foiblesse, parlé de son incomparable Vertu d'un style trop bas. L'autre d'avoir retardé de vous faire voir cet Ouvrage jusques à ce temps, auquel votre excessive douleur doit ce semble commencer à s'apaiser, & la playe de votre Cœur à se consolider; à laquelle c'est remettre le fer & le feu de vous obliger à jecter les yeux sur ce papier, capable de renouveler tous les sentimens de votre Amour & de votre perte. Il est vray que j'ay des raisons & des excuses: Et je me promets de votre bonté que vous les accepterez. Quant aux imperfections & aux defauts de mon Discours, je n'en suis nullement responable. La submission que ie dois à notre tres-auguste & tres-pieuse Reyne me met à couvert, Elle est obligée de garer une action que j'ay faite, non par presomption volontaire, mais par obéissance. Quant au retardement de la publication, une vie si éclatante de tant de Vertus, relevée de tant de Victoires presque miraculeuses, & d'évenemens si rares, une mort accompagnée de tant de circonstances qui le rendent à jamais admirable en la terre, & qui témoigne qu'il est bien-heureux au Ciel, n'étoit pas un Tableau que ie pusse exposer si promptement au jour, & plus ie me sens mauvais Ouvrier, plus ie suis excusable d'avoir pris du temps pour recouper plusieurs fois un Ouvrage que son sujet demandoit que l'on peignist pour l'éternité. D'ailleurs ie sçay que la submission absoluë que vous rendez à tous les Ordres de Dieu; dont les adorables Volontez captivent la vôtre jusques à subir patiemment ses plus rudes Loix, est l'unique remede qui puisse soulager votre playe: Je sçay que c'est le seul baume qui l'empêche de plus saigner exterieurement, & de plus se faire prestre au dehors; mais qui pourtant, a vray dire, n'en a pas diminué le sentiment au dedans. Le temps ne pene rien sur un Cœur tel que le vôtre, en la perte d'un si cher objet; Ainsi il n'importe en quel temps je vous presente ce Discours: Car dès le premier jour de sa separation, vous avez esté aussi resignée en votre Ame, que vous l'estes à present, à l'obéissance que vous devez à Dieu: Et quant au sentiment, sans que personne vous parle de votre affliction, votre playe est tout aussi recente & douloureuse aujourd'huy que le premier jour. Les afflictions que l'affection d'une solide Vertu a causées, & qui ont esté recenues en des Cœurs fermes, sont incapables de remede; & se soulagent par la grace de Dieu & la raison, & non pas par les années. J'ay peur que si vous suiviez vos sens, & si Dieu n'avoit travaillé avec vous puissamment en votre Ame; au lieu de vous blesser & de vous déplaire, ie vous serois plaisir en vous renouvelant vos peines: & le ressouvenir de votre perte vous seroit d'autant plus aimable, qu'il est plus amer. Je sçay que c'est la Nature des fideles affections: Mais apres avoir un peu condescendu à cette inclination, & l'avoir flattée presentant à vos yeux cet écrit, permet-

tez-moy qui vſant de la ſaincte liberté que mon caractere & vōſre pieté mē
donnent, ie vous remontre que ſi faut-il enſin que les veritez Chrétiennes &
les eſperances infaillibles que la parole de Dieu nous donne, condamnent &
corrigent en vous ce melancholique plaſiſr, & que deſormais non ſeulement
au fonds de vōtre Ame, mais dans vos ſentimens mêmes, l'obeyſſance que vous
devez à Dieu ramene la ſerenité & le repos. Il eſt temps que vous regardiez
vōtre grand Maréchal, non plus en la triſte image qui vous repreſente ſon
corps mort: mais ſelon cette glorieuſe & véritable idée que vous devez avoir
de luy regnant au Ciel entre les bien-heureux. Il faut que vous acheviez d'être
parfaite Chrétiene, que le levain de la foy mī au profond de vōtre Ame,
pouſſe ſa pointe & ſa vigueur dans toutes les facultez de vōtre eſprit: & que
vous ne ſoyez plus triſte comme ceux qui n'ont point d'eſperance. Dieu ne
deſapprouve pas a mon avī que pour un temps nous luy remonſtrions l'obeyſ-
ſance de nos Cœurs d'autant plus grande qu'elle eſt plus combatue par nos ſens,
qui repugnent à ſa Loy: Il ſouffre qu'à l'imitation du ſacrifice de ſa Croix,
il jaye en nous deux volontez contraires, dont l'une imole l'autre à ſa
gloire, & que comme en la Muſique, il ſe forme en nous une tres-agreeable har-
monie de deux contraires voix, dont la baſſe regrette la perte des biens humains,
tandū que l'autre tenant le deſſus acquieſce aux volontez Divines; Mais ſon
deſſein n'eſt pas que nous continuions volontairement ce combat, au con-
traire il deſire que nous cherchions la perfection & la Paix en le termi-
nant enſin à ſon avantage. Il veut que nous faiſions effort pour le benir & de
cœur & de corps, & que nous le remercions de ce que par une playe douloureu-
ſe, il nous a amenez à cet Etat bien-heureux de n'aimer plus que luy ſeul, &
d'être ſi ſeparez de tout ce qui partageoit avec luy la poſſeſſion de nos deſirs. Par-
donnez moy, M A D A M E, ſi i'oſe vous aſſurer que le veſvage (quoy que
l'on diſe) parmi les vrais Chrétiens ne peut être appelle une condition mal-
heureuſe. A la verité ſelon le monde elle traine avec ſoy beaucoup d'eſpines,
mais qui eſtce ayant l'eſprit Chrézien, qui puſt conſiderer comme miſerables,
celles à qui Dieu ſi particulierement a promis ſa protection & ſon amour. Quel-
ques grandes & aimables que fuſſent les perſonnes que Dieu leur a oteés, peu-
vent-elles raiſonnablement ſe dire avoir beaucoup perdu; puis-que ſi elles ven-
lent avec beaucoup plus de tendreſſe & d'union, au lieu d'un homme elles poſ-
ſedent un Dieu, & le Roy des Roys daigne s'appeller leur Epoux. Vous avez
par ſa grace aſſez de lumiere de Foy dans l'eſprit, & de devotion dans le cœur;
pour goûter ces divines & indubitables Veritez: Ce qui me fait eſperer que l'a-
mour de ce Dieu vivant otera deſormais, même de vos ſens, la doulueur qu'ils
vous ſuggerent comme tres-juſte pour un homme mort au monde, mais vi-
vant au Ciel! & ie veux me promettre que ſi vous prenez encore plaſiſr à
vous ſouvenir de ſes paroles, ce ſera de ces dernieres, par leſquelles il ſe pro-
mettoit une eternelle & bien-heureuſe reunion, & continuité de vos mutuelles
affections en l'unité & la jouyſſance de Dieu, vniueſel bien des amitez ſtables

Et parfaites. Je supplie sa suprême bonté de vouloir confirmer en vous ce généreux dessein, cette véritable piété, Et par elle vous donner en une longue Et heureuse vie, l'acquisition de tous les mérites Et de toutes les graces nécessaires pour y parvenir: à quoy si i'étois assez heureux pour pouvoir contribuer quelque chose, ie vous supplie tres-humblement de croire que ce seroit avec une tres-grande joye Et tres-sincere affection; comme étant

MADAME,

Votre tres-humble, & tres-obeyssant
Serveur en Nôtre Seigneur
NICOLAS Evesque & Comte d'Vzez.

ORAIISON FVNEBRE

PRONONCEE DANS L'EGLISE

DE NOSTRE-DAME DE PARIS, AV SERVICE
solennel fait par l'ordre du Roy, le 8. de Iuin 1644. pour l'En-
terrement de Monsieur le Marechal de GVEBRIANT, Ge-
neral des Armées de Sa Majesté en Allemagne.

*Dixit David ad ioab & ad omnem populum, qui erat cum eo: Scindite
vestimenta vestra, & accingimini sacco, & plangite ante exequias Ab-
ner Num ignoratis quoniam Princeps & maximus recidis hodie
in Israël? 2. Regum 3. vers. 31. 38.*

*Le Roy David dit à ioab, & à tout le peuple qui estoit avec luy: Deschi-
rez vos vestemens, & vous revestez d'habits de douleur: & pleurez sur
les funérailles d'Abner. Ignorez-vous qu'un Prince & un tres-grand est
aujourd'uy mort en Israël?*

MESSIEURS, Je monte en cette Chaire par les Ordres du
Roy & de la Reyne Regente sa Mere, au milieu du Service so-
lennel que leurs Majestez ont ordonné d'estre fait, avec une
pompe vraiment Royale, pour secourir l'Âme, & pour hono-
rer la memoire de feu Messire Ican Baptiste Rudes Comte de
GVEBRIANT, Marechal de France; dont voyla le Corps mort
exposé devant vous. Ces Ordres m'obligent de rendre à deux
fins, dans le discours que j'ay à vous faire: L'une, d'exciter charitablement vos
Cœurs à prier pour luy, & à plaindre conjointement avec leurs Majestez, la
perte d'un homme si utile à cet Etat: L'autre, de publier ses Actions heroïques,
& faire sçavoir à la France icy assemblée, quelle a été la valeur & la conduite,
quelle l'excellence des Vertus de ce tres-sage & tres-generoux Chef de nos Ar-
mées. Pour le premier de ces desseins, ie n'en suis point en peine, & ie suis assieu-
re que si les Orateurs anciens, qui ont été employez comme ie suis, à honorer
la memoire des personnes illustres, avoient eu autant d'avantages que j'ay eu,
du côté de leur sujet, ils n'auroient point été si curieux de ramasser dans l'en-
trée de leurs grandes actions, tous les attraits de l'éloquence, & n'auroient
point épuisé leurs principaux artifices en l'Exorde de leurs Harangues, pour a-
voir leurs Auditeurs attentifs & favorables. Je ne croy pas qu'il me soit necessai-
re de vous prévenir, pour obtenir de vous que vous écoutiez avec patience, l'ex-
plication que ie dois donner à ces paroles Royales qui me servent de Thèmes
ny pour faire que vous receviez agréablement les raisons que j'ay à deduire, pour
vous montrer qu'elles sont convenables & tres-iustement employées en cette
occasion. La compassion Chrétienne qui habite en vos Cœurs; la douceur, la
modestie, la bonté de feu Monsieur de GVEBRIANT, qui ont rendu durant sa

Oraison funebre.

vie sonné & sa personne aimables à quiconque le connoissoit: La reconnoissance que nous luy devons, & le ressentiment tres-juste que vous avez des biens qu'il a procuré à cet Etat par ses travaux & par sa mort: L'admiration que nous avons tous pour sa vertu tres-connuë, suffisent pour vous rendre attentifs à ses loüanges, & me donnent plus d'aide que ie n'en scaurois desirer, pour obtenir de vous, non seulement vne audience favorable, mais des prieres & de larmes. Helas! seulement à la veüe de ce Tombeau, où le voila gisant mort pour l'amour de nous apres tant de Triomphes & de victoires: Vois-je pas que vous avez peine à moderer vötre douleur, & retenir vos gémissemens? Mais l'autre partie de mon devoir; l'exposition des faits heroïques & des vertus & bontez incomparables de ce grand homme, est vn Ouvrage au dessus de mes forces. C'est-là où i'ay peur que le choix qu'on a fait de moy, pour luy donner la plus grande des recompenses humaines, ne le prive mal-heureusement de la meilleure partie de ce bien. Ce que i'ay à craindre, n'est pas que vous ne m'écoutiez point parlant d'un tel sujet; mais que vous m'écoutiez avec ennuy & indignation, me voyant diminuer par la foiblesse de mes discours, des actions si dignes d'une éternelle memoire. Pour cette raison, au lieu de m'étudier à vous rendre attentifs par vne eloquence artificieuse, au contraire dans vn sentiment tout naïf & simplement veritable, ie vous conjure & vous supplie par l'affection que vous avez pour la Memoire, par la reconnoissance que vous devez à ses travaux & à son sang, par la submission & l'obeyssance que vous avez accoutumé de rendre aux desseins & aux ordres de vos tres-augustes & tres-aimables Monarques; faites-moy la faveur d'inyoquer pour moy de toute l'affection de vös Cœurs, le Saint Esprit, afin qu'il m'assiste à bien expliquer la parole qu'il inspira autrefois au grand & Saint Roy David en pareille rencontre: & demandez à ce Dieu qui a la science de la voix, ou pour mieux dire la science & la voix, qu'il vueille publier dignement par ma bouche les actions qu'il a si admirablement fait concevoir & executer par ce tres-illustre Personnage. Pour ce dessein, dites s'il vous plaist la priere ordinaire, *Ave.*

MESSIEVS, Je n'ay point besoin d'avoir recours aux titres ny aux chartres domestiques, pour faire connoistre la Noblesse & l'illustre naissance de Messire Iean Baptiste Budes, Comte de Guebriant, Marechal de France; dont le Corps mort, triste reste de ce grand homme, gist devant vos yeux: & de qui l'ame ayant déjà receu, comme nous l'esperons, la grande misericorde de Dieu dans le pardon de ses fautes, demande maintenant vos prieres, pour obtenir la grace & la dernière, en la remission des peines que les plus iustes peuvenc encourir apres la mort. Le Histoires publiques de Bretagne suffisent pour nous apprendre qu'il descendoit en droite ligne de ce *Guillaume Tudes*, qui dès l'année mil trois cens possedoit la Seigneurie du Huel, & plusieurs autres terres & Seigneuries, & qui deffors, c'est à dire il y a plus de trois cens ans, iouïssoit de la qualité de Cheualier, comme d'un titre qui estoit de temps immemorial dedans sa Maison. Ces mesmes Histoires nous font sçavoir, comme il envoya tout d'un coup à la guerre quatre enfäns: Qui tous tres-vaillans Capitaines, en la Compagnie de l'incomparable Bertrand du Guesclin leur cousin germain. tindrent le party de Charles de Blois, contre Iean de Montfort, en cette bataille qui fut l'Arrest dernier & decisif du Procès qui estoit lors pour la possession de la Duché de Bretagne entre ces deux grands Princes. Elles conservent encore, toutes entieres & toutes vivantes, les grandes & celebres actions, par lesquelles ces quatre genereux freres, *Sylvestre*, *Bertrand*, *Geoffroy*, & *Iean Budes* (tige de la branche de celuy que nous plaignons) donnerent des preuves de leur generosité; non seulement dans leur Pays, mais dans les autres Provinces & Royaumes de l'Europe, & rendirent immortel le nom de Budes: & en Espagne, où avec leur illustre parent, ils aiderent à reestabli dans le Trofne lo

ROY Henry contre les efforts de son cruel frere: & en Italie, où Sylvestre servant le Pape Gregoire X. l. en qualité de General remit sous son obeissance presque tout le Patrimoine de saint Pierre: que les Florentins avoient usurpé: Et enfin en Languedoc & en Auvergne; où par les ordres du grand Connestable du Guesclin, ils prefererent plusieurs places de ce Royaume, de l'injuste usurpation des Anglois. Chacun peut encore lire dans ces anciens momens: comme de temps en temps les illustres Ancêtres de cetres genereux Marechal, ont continué en la glorieuse possession de cete precieuse Renommée: soit au temps du Connestable Arthus de Bretagne, sous lequel l'un d'eux defendit avec un courage incroyable saint Denis contre les Anglois, & mit à couvert de leur fureur les Tombeaux de nos Roys: soit dans les autres guerres suivantes; & même tout récemment, en celles qui se sont énieuës en France pour la Religion; où plusieurs d'entr'eux faisans paroistre leur foy tout ensemble à leur Dieu, & à leur Prince: ont fait des actions très-generouses & très-notables. Voire même pour montrer que le cours de leur gloire & de leur vertu, n'a point esté interrompü jusques icy, plusieurs qui vivent encore peuvent témoigner avoir veu le Baron du Hirl Oncle de nostre grand Marechal, servant son Roy Henry IV. en la Journée de S. Brice: où ayant esté blessé peu apres, il ne laissa pas d'aller forcer vne petite place appellée Quilliers, en laquelle il mourut d'une seconde blessure au milieu de ses victoires. Et les mêmes peuvent encor avoir veu, avec quelle valeur son propre pere Charles Budes sieur du Plessis, descendit la place de Montcontour, contre un des plus grands & vaillans Princes du siecle. Que si quelqu'un d'entr'eux, comme il arrive dans les familles nombreuses, a meslé les dignités de la paix, & les fonctions honorables de la Justice, parmi les penibles & sanglantes occupations de la guerre: ça esté avec tant d'éclat, de vertu, de science, & de prouhomie: que par là la gloire de cete Maison se trouve véritablement multipliée & redoublée. Le choix qu'un de nos Roys fit de l'un de ces grands hommes, pour luy donner vne des principales charges de la Robe, a fait reconnoistre à toute la France, que cete famille, non moins forte de l'esprit que de la main: non moins eminente en vertu qu'en courage, estoit bonne & propre en toutes façons, à bien servir les Roys, & maintenir leurs droicts & leurs autorités dans la France.

CETRES-ILLUSTRE SANG descendant d'une si belle source par un cours de trois cens années jusques à Monsieur le Marechal de GUEBRIANT, s'est grossi comme les Rivieres par le concours de plusieurs Ruisseaux, s'est accru par l'alliance de diverses Familles: mais ç'a tousiours esté sans aucune diminution de sa Noblesse & generosité. Toutes les Dames auxquelles ces grands hommes se sont alliées, ont esté de Maisons tres-illustres & tres-grandes. Les familles tant renommées de Mauny, du Begue de Vilaines, du Guesclin, de Guémadeuc, de Chasteaubriant, d'Espinay, de Montmorency, de Rohan, & de Bretagne même, ont contribué à enser ce noble Fleuve & à augmenter sa gloire: & nulle alliance moins noble, n'a souillé ny diminué la pureté de son illustre descende. Celuy-cy même pour ne laisser aucun doute que la bonté de sa naissance ne contribuât à sa parfaite vertu, a eu ce bon-heur que son Pere & sa Mere ont esté de même nom & de même sang, & que de tous les deux côtés il vient de ces Budes, dont j'ay parlé. Deux tres-nobles Rameaux émanés d'une même Origine, se sont heureusement reunis en sa personne: afin que la vertu signalée des plus éclatans hommes de sa race, se vist rassemblée, & se redoublât en luy seul, & produisist ces effets si heroïques, que nous avons admirés en sa vie, & dont nous renouvellerons la memoire en plaignant sa mort. Apres ces témoignages & ces preuves si claires, qu'il y a plus de trois cens ans que cete Maison est mise au rang de la premiere Noblesse & Chevalerie de Bretagne, qu'elle s'est continuellement signalée dans les Armes; & qu'elle a possédé plusieurs Terres & Seigneuries

ties & plusieurs tres-grands honneurs, seroit-ce pas vne chose superflue, & inutile & conuieuse, de rechercher de plus amples marques de la grandeur de sa naissance, & de perdre du temps à citer deuant vous des anciens Registres, & feuilleter de plus vieux monuments? Il y a peu, voire des plus Grands de la France, qui pussent remonter iusqu'à trois cens années : & bien moins de siecles genereusement écoulés, fussient pour rendre vn nom tres-considerable, & vne Famille tres-illustre. Mais encore qu'il soit issu de tels Aneestres, & qu'il ait possédé au plus haut point qu'il se peut, la gloire d'une naissance noble : il est vray, pourtant, *Messieurs*, & ie le confesse avec vous, que s'il n'y eust eu en luy rien de plus relevé que sa maison, s'il n'auoit rien ad jouté par sa propre vertu à la dignité de ses Ayeux : Nous ne serions pas maintenant assemblés en ce lieu, vne si éclatante & si extraordinaire pompe n'honoreroit pas ses funerailles, & nous ne verrions pas répandre sur luy des larmes si precieuses & si publiques.

Ce Poëlle Royal & cette Chapelle ardante, la mesme qui a accoustumé de servir aux Obsèques des Souverains, & qui d'ordinaire ne reçoit que des pleurs versés sur de les Princes, ne couvroient pas son Corps. Cette tres-illustre assemblée, solennellement convoquée par les ordres du Roy, & conduite par les Maistres des Ceremonies de France & les Herauts des Armes Royales, ne paroistroit pas icy. Ce saint & auguste Temple; dont la terre a ce privilege, de n'embrasser que des os, ou consacrez par vn caractere de sainteté, ou respectez pour vne dignité extraordinaire, n'ouvroit pas son sein pour recevoir ce funebre déposit; si ce deffunct Mareschal de France, n'auoit quelque autre recommandation, que celle de sa naissance, & de cette qualité. Ce ne sont point icy les Obiéques d'un homme privé; ny des devoirs d'une famille particuliere. C'est vn deuil, & vne pompe Royale. Tout ce triste apparat, *Messieurs*, est vne effect de la Iustice du plus grand des Roys, & vne recompense ordonnée par la plus pieuse & la plus equitable des Reines, & par leur tres-sage, fidele & prudent Conseil, pour honorer la memoire d'un grand homme; qui ayant seruy leurs Majestés avec vn couraige & vne fidelité inuincible, les a tres-sensiblement touchez de douleur en mourant, & tres-iustement obligés à rendre à ses cendres, les témoignages d'une reconnoissance singuliere; qu'une mort precipitée, les a empesché de luy rendre pendant sa vie. C'est le Roy, c'est la Reine Regente la Mere, qui a desiré que l'Eglise capitale du grand Paris prit le deuil pour Monsieur le Mareschal de *Guebriant*: Qui a ordonné que les Grands du Royaume fussent conuiez de venir icy en habits de douleur : qui m'a commandé, de conuier aux larmes & aux regrets tout le peuple de France : qui a souhaité que tous les Prelats vinsent icy prier : qui a voulu que les Cours Souveraines honorassent son tombeau par leur presence : & que tout le monde entendit & sceust, que le Roy son fils & elle, croyent ne pouuoir trop plaindre la perte qu'a fait l'Etat, en la mort d'un si genereux Defenseur, ny satisfaire à l'obligation qu'elle auoit, d'honorer de Titres & de Dignitez exquisies & extraordinaires, vne vertu, qui s'est signalée par de si grands effects. Elle vous dit par ma bouche, ce que David dit autrefois aux Grands & au Peuple d'Israël à la mort d'Abner, *Scindite vestimenta vestra: accingimini saccis, & plangite ante exequia Abner. Num ignoratis quia princeps & maximus hodie cecidit in Israël?* Deschirez, François, vos vestemens de parade, revestez-vous d'habits de deuil & de douleur, pleurez aux funerailles de ce magnanime Chef. Helas ! pouvés-vous ignorer qu'un Prince & un tres-Grand est aujourd'huy mort dans la France? Il est vray, dit la Reine, l'Eglise de Nostre-Dame de Paris ne se pare de deuil que pour les Princes, le Poëlle Royal, ne couvre d'ordinaire que les os & le sang des Souverains. Il est vray que d'assembler en vn deuil, tout vn Royaume, par des personnes principales de tous les ordres qui le composent, c'est vne marque d'honneur, qui n'est deuë qu'à ceux dont la naissance & la qualité sublime, font qu'ils contiennent

Oraison funebre.

tiennent en eux vn bien, ou vn mal vniuersel. Mais s'il se trouue vne personne qui n'estant pas d'un rang si haut par son extraction, l'ait meritè par sa valeur & par ses grandes & genereuses actions, & qui aussi bien qu'un grand Prince, ait esté véritablement en sa vie vn bien vniuersel, & en sa perte vn mal-heur general de l'Etat: Faut-il pas que la vertu recoiue en luy sa recompense, aussi bien que dans les plus Grands, elle qui est le principe de toute Grandeur? Donc sans égard à ce qu'il estoit: Considerons ce qu'il a meritè, & que nul ne blâme que l'on fasse paroistre d'extraordinaires sentimens de douleur & d'honneur, pour celuy qui a fait paroistre aux yeux de tout l'Vniuers, & dans les Nations les plus reculees de nous, la force, la majestè & l'autorité de la France, Sans nous arrester à ce qu'il estoit, examinons comme il a agy franchement, & comme il est mort; & auouons que la France demeureroit injuste & ingrate, s'il n'estoit traitè en Prince. *Scindite vestimenta vestra, accingimini saccis, plangite ante exequia Abner. Num ignoratis quia Princeps & maximus hodie cecidit in Israël?* Rompez François, vos vestemens de parade, revestez-vous de deuil & de douleur: Pleurez aux funeraillies de ce Magnanime Chef. Helas! pouvez-vous ignorer qu'un Prince & vn tres-Grand est aujourd'huy mort dans la France? CHARLES le Sage tant estimè entre nos anciens Roys, lors que la mort luy eut emporté son cher & fidele Connestable du Guesclin, le Restaurateur de son Royaume opprimè, le Destructeur des Anglois, lors quasi nos Maistres & nos plus obligez ennemis, non content de l'auoir honorè durant sa vie de cette Epee, qui vaut vn Sceptre: Voulut de plus que la Terre Sainte & venerable qui couvre les os des Roys de France, luy fust commune avec eux, & que comme il n'auoit point eu de plus considerable seruiteur en sa vie, il n'en eut point aussi de plus proche de luy, en ressusitant selon l'esperance des Chrétiens. Ainsi son affection & la reconnoissance vers vn sujet fidele, passa au de-là de la mort. Ce Marechal, *Messieurs*, est vn tres-digne Parent de ce grand Defenseur de la France, digne successeur de ceux qui l'accompagnerent en ses Combats, & en la Conquête d'Espagne: A son tour il a fait comme luy des merueilles pour nôtre conservation. Il nous a tenu en Paix à Paris, pendant que comme vn Bouleuard invincible il arretoit les troupes innombrables de l'Allemagne. Il a reportè le nom victorieux de nos LOUIS aussi auant dans ce grand monde Septentrional, que Guesclin porta dans l'Occident celuy de CHARLES, La France ne luy auroit pas moins deu qu'à luy, s'il eust aussi long-temps vécu: Sa fidelité, sa valeur, son adresse ne doiuent rien à l'autre: Et les triumphes de dū Guesclin n'ont point esté plus signalez, ny de si grande importance. C'est donc iustice & pieté, & non point excez, que nôtre tres-sage Regente aussi reconnoissante envers ses bons & fideles Sujets, que ce Sage Roy, ait voulu faire l'honneur à celuy-cy, de témoigner publiquement la douleur qu'elle a eue de sa mort; & que poussant iusques au de-là de la vie, les effets de sa bien-veillance, elle ait rendu à ses Cendres les iustes payemens qu'elle doit à sa fidelité & à son merite, le faisant enterret tout particulier qu'il est, avec vne pompe de Prince. C'est vn Arrest de Iustice & d'équité qu'elle prononce, vous disant par ma bouche, *Scindite vestimenta vestra; accingimini saccis; plangite ante exequia Abner. Num ignoratis quia Princeps & maximus hodie cecidit in Israël?* Déchirez, François, vos vestemens de parade: Reuestes-vous d'habits de deuil & de douleur: Pleurez aux funeraillies de ce magnanime Chef. Helas, pouvez-vous ignorer qu'un Prince & vn tres-Grand est aujourd'huy mort dans la France? Pauvre Marechal de Gébiant, invincible & admirable Capitaine, nœud indissoluble de l'alliance de deux puissantes Nations si paisiblement combatantes sous toy, leur très-aimable Chef; Sage Directeur des plus hauts desseins: Genie de prosperité, hardy executeur des plus perilleuses entreprises, modéré Vainqueur, humble & fidele Sujet, aimé des Bons, redouté des Mauvais, suivy agréablement de tous: Cocq François, la terreur des Lyons: l'appuy de nos Amis, l'épouvanté & l'effroy

de nos Ennemis : Ha ! si tu vivois, & si après vne Paix traittée, il eust esté libre de te faire reuenir icy, sans plus craindre l'inondation des torrens de la guerriere & populeuse Allemagne, dont tu arrétois les flots comme vne Digue inébranlable, de quel honneur, de quelles Charges ne t'eussions-nous veu orner ? De quelles louanges, de quelle gloire ne t'eussions-nous veu couronner ? Les Cœurs du Roy & de la Reyne, incapables d'ingratitude & de dureté, eussent-ils pû se retenir de verser sur sa ceste Victorieuse toutes les recompenses dont on peut reconnoître les services infinis, & les merites heroïques d'un tres-fidele & tres-zelé sujet ? La mort leur a enuie l'honneur de faire connoître leur justice & leur reconnoissance aux Nations qui t'avoient veu combattre, & elle a taché en te ravissant, de faire que nos Alliez ignorassent combien il fait bon estre genereux & fidele en France, sous ce tres-Sage, tres-Juste & tres-Vertueux Regne. Mais son effort sera vain en ce point : Tout ce qui reste de roy sentira & portera les marques de l'affection que tu as meritée de tes Maîtres ; tout la France icy suivant leurs ordres, te procurera par ses prieres les Couronnes éternelles de l'autre vie : Et les plus honorables marques qui se peüvent donner à vn mort, pour l'exaltation de son Nom & l'éternité de sa mémoire, tu les recevras de la generosité & liberalité de tes Souverains. Tes funérailles, ô mal-heur ! seront ton Triomphe, ton Corps au lieu de toy sera couvert de parures Royales, marques ordinaires des Triomphans, & ton Nom au lieu de ta Personne, se verra reueré & honoré comme celuy des Grands. Priez pour luy, illustres Prelats Chefs de l'Eglise de France, honorez son sepulchre Augustes & Souveraines Cours, genereuse Noblesse, Officiers de la Couronne, Domestiques & Sujets du Roy, témoignez par votre assistance l'ardente affection & l'extrême affliction de votre Maître. Que l'Allemagne qui a tremblé sous ses Armées, entende le bruit des hommes que l'on fait à sa mémoire, & se console d'avoir esté vaincuë de si bonne main. Que toute la terre sache que sous le Regne de LOUIS XIV. & d'ANNE Regente, la haute Vertu & fidelité font passer pour Princes en France, les Gentils-hommes : *Scindite vestimenta vestra : & cingimini saccis : & plangite ante exequia Abner. Num ignoratis quis Princeps & maximus hodie cecidit in Israël ?* Déchirez François vos vestemens de parade, Revêtez-vous d'habits de deuil & de douleur, pleurez aux funérailles de ce Magnanime Chef. Helas ! pouvez-vous ignorer qu'un Prince & un tres-Grand est aujourdhuy mort dans la France. Or Messieurs, Bien que nôtre tres-juste & tres-auguste Reyne, ny son tres-sage Conseil n'ayent besoin en aucune occasion de se justifier à ses Subiets, moins en celle-cy, ou toute la France avouë qu'elle fait Justice ; & que la bonté Souveraine de nos Roys ne peut commettre d'excez en la recompense d'un si grand homme, & de services si signalez : Permettez-moy pourtant, qu'ayant l'honneur d'avoir esté choisy par sa Majesté pour faire vne partie du payement deu à son merite, en prononçant de cette Chaire de verité, les justes louanges qui sont deus à ses belles actions : l'entre en quelque plus particuliere discussion des obligations que luy a la France, & que je vous fasse connoître combien c'est à juste titre que l'on rend à sa Mémoire des témoignages d'honneur si extraordinaires & si relevez. Mais parce qu'une personne du caractère que j'ay l'honneur de porter, ne doit iamais parler en public, sans mêler le fruit spirituel avec la Justice temporelle, doit tellement exalter les Morts, qu'il exhorte les vivans : & parce qu'il est de mon obligation de faire considerer la Vertu, non seulement en tant qu'elle est éclatante aux yeux des hommes, capable de les encourager à bien faire en leur vie ; mais bien plus encore selon la perfection interieure & son essence veritable, qui consiste en la conjunction de la pieté & sainteté, avec toutes les autres bonnes qualitez, vniqye moyen de nous rendre glorieux, & loüables éternellement : Trouvez-bon que pour satisfaire à toutes ces parties de mon devoir, l'expose devant vous la vie glorieuse de ce defunt Marechal de Fran-

Oraison funebre.

7

te, la divisant en quatre petits points. Au premier, ie tâcheray de vous représenter en peu de paroles les effets de la vaillance & de sa sage conduite, en qualité de General d'Armée, & le nombre des Victoires que Dieu nous a données par ses mains. En second lieu, j'exposeray ses vertus morales, dont il a mêlé la douceur & la bonté parmy ce métier de gloire, de fierté & de dureté. Au troisième point, ie vous exprimeray par des effets indubitables la grandeur de son zèle, & de son affection au bien de cet Etat. Enfin en dernier lieu, ie vous feray voir quelle a été la premiere & principale de ses Vertus, sa pieté & sa devotion incroyable & extraordinaire durant sa vie; mais tres-achevée & consommée au moment de sa mort.

Depuis le iour que la Providence Divine, pour les causes qu'elle sçait & que nous ignorons, permit que la France iustement émue, rompiست le doux lien de la Paix qui l'allioit avec l'Espagne & l'Empire, & qu'elle enveloppât dans cette rupture qu'elle faisoit avec les deux plus grands Royaumes de la Chrétienté tous les Potentats & tous les Princes de l'Europe: La France comme vous sçavez, *Messieurs*, s'est trouvée obligée à soutenir seule le choc de tant de forces, & de défendre ou d'attaquer en tant d'endroits; qu'il a été nécessaire que le Chef de cette puissante Monarchie, eust à bien dire, cent mains & cent bras, pour pouvoir arrêter le grand nombre d'ennemis, qui nous attaquoient & que nous attaquions de toutes parts. Ces mains, ces bras; à la verité sont remuez & conduits par l'esprit assis dans le chef, dont la sagesse & la prudence sont la premiere cause de toutes leurs belles & grandes opérations; mais il est besoin pour tant que ces mains aient des yeux; c'est à dire; que les hommes employez aux frontières, soient prudents & non moins doctes de sagesse que de force, pour pouvoir dignement executer les commandemens du Prince, & suppléer à l'absence de son Conseil & de sa veüe. Toutes les personnes qui ont le bon-heur de pouvoir servir leur Prince & son Etat en cette si utile & avantageuse maniere de service, doivent vraiment estre considerez comme des dons tres-rares & tres-estimables, envoyez de Dieu au Monarque d'un grand Royaume. A la verité le premier & le plus grand de tous les dons du Ciel, pour un Prince, est un fidele amy (dit l'Ecriture Sainte) un bon & sage Conseiller qui se tenant auprès de luy comme un Ange moteur auprès du premier mobile, l'aide heureusement à envoyer des influences de sagesse, sources de prosperité, en tous les endroits de son Etat. C'est-là la premiere & souveraine benediction des Roys: Mais après ce bien general & suréminent, leur tresor, leur autre plus inestimable bon-heur sont les sages, fideles & vaillans Conducteurs des Armées, & Gouverneurs des Provinces où ils ne peuvent estre en personne: Ces bras valeureux defendent puissamment le Chef: assurent le repos du corps, repoussent les blessures des ennemis, arrêtent les accidens & les mal-heurs avant qu'ils puissent approcher, accroissent tout ensemble l'Empire & la gloire, & multiplient l'assurance & la paix interieure, par les conquestes & les Victoires Etrangères. Parmy tous ceux sur qui nôtre defunt Monarque, d'heureuse memoire, appuyoit avec assurance sa seureté & son repos, dont nous avons eu par la grace de Dieu tres-grand nombre: l'ose dire avec verité que le Marechal de GUESBRIANT, pour quelques raisons tres-sensibles & remarquables, a été considerable infiniment au de-là de l'ordinaire. Car bien que sa vaillance & ses Victoires, ne fussent pas peut-estre au dessus de celles de quelques autres Generaux d'Armées, par qui Dieu nous a aussi tres-avantageusement benis: La seule consideration de l'endroit où il servoit; de la Region dans laquelle il a travaillé, de la qualité des ennemis auxquels on l'avoit opposé, suffit pour le tirer du pai, pour faire avouer que ce Royaume a infiniment perdu en le perdant, & que les effets qu'il a produits sont effets merveilleux & au de-là du commun des hommes. Vous m'avouerez, *Messieurs*, que c'est un vaste & enorme corps que l'Empire d'Allemagne, com-

posé presque d'autant de Peuples & de Nations qu'il y en a en tout le reste des Royaumes Chrétiens. Ce grand Pais, ce Monde dans le monde (comme l'appelle Tacite) n'est pas seulement plus étendu dix fois que toute nôtre France: Mais de plus, il est infiniment peuplé en chacune de ses Regions: & parmy ce nombre infiny d'hommes, il y a fort peu de personnes qui de bon cœur, ne quient tout autre métier pour prendre celui des Armes. C'est de cette humeur guerriere jointe à la fécondité, que sont venus ces horribles débordemens, ces inondations d'hommes prodigieuses, qui sur le dernier temps de la Republique Romaine, faillirent à l'abysser, & qui sur le declin de l'Empire Romain, ont effectivement saccagé, accablé, transporté toutes les Nations de l'Univers, devenues leurs Colonies. La France peut marcher du pair seule avec tout le reste de ses voisins; & les a toujours batus: Mais que parmy la distraction & la diversion que luy donnoient tant d'autres ennemis, il luy aye fallu de plus supporter en même temps la charge de tant de milliers d'hommes que l'Allemagne produit; & soutenir l'énorme pesanteur de cette Mer émue, d'autant plus aisée à arrêter qu'elle est plus vaste; Croyez-moy, MESSIEURS, c'est un furcroît qui produit des soins bien pressans dans l'esprit de la Reyne & de son Conseil: C'est une pépinière de sollicitudes & de craintes bien fortes & bien fréquentes, & dans la disposition présente de nos affaires, j'ose avancer qu'il n'y a point de plus piquante épine que celle-là dans le penible Diadème de ce grand Royaume. Cinq ans & plus se sont passez depuis le iour qu'il plut au feu Roy, d'heureuse memoire, choisir le Comte de Guébriant, pour, tantôt en qualité de Maréchal, de Camp, tantôt en celle de Lieutenant general, puis en celle de General & de Chef luy-même; commander les Armées Françaises ou Confederées, & travailler à la seureté & defence de ce Royaume du côté de l'Allemagne. Depuis ce temps, par la grace de Dieu qui a animé son cœur magnanime, beny sa vigilance, & favorisé ses Armes: Nous n'avons eue aucune nouvelle funeste de cette contrée, tandis qu'il a vécu, & la possession presque certaine, en laquelle il nous avoit mis; de n'être jamais battus ny vaincus en cette part; mais au contraire de vaincre, de gagner & d'avancer toujours, avoir été tout à fait au Roy, & depuis à la Reyne, ce soin cuisant & empressé, & toute crainte de maux qui eussent pu venir de ce climat. De cette part, ô Mere soigneuse de la France, vigilante conservatrice du Sceptre de votre bien aimé fils, delivree du plus rude, & du plus facheux des soins qui travaillent sans cesse votre esprit en si grand nombre: vous aviez un peu de paix & de soulagement, & enfermée dans le Cercle laborieux de tant de frontières Armées, dont chacune à son tour revenant devant vos yeux, picque votre esprit de soucis & de douleurs, au moins tournée de ce côté vous dormiez en repos durant sa vie. Faut-il s'étonner si maintenant vous plaignez si sensiblement sa perte & sa mort? Cômé dans la Hollande où toute la terre est plus basse que la Mer, au temps des grandes agitations & tempêtes, dont le bruit fait fremir d'horreur les plus asseurez, & dont les flots semblent devoir abysmer les villes & les champs, pourveu que la grande Digue, qui tient teste à l'Océan soit ferme, & que les sentinelles qui l'observent ne donnent point de signal d'aucune rupture, les habitans de ce pais, à l'abry de ce rocher artificiel, sont en paix & se réjouissent en asseurance. Ainsi, MESSIEURS, quoy que chacun sçait, il y a deux ans, que l'Allemagne émue de fonds en comble, devoit deux ou trois Armées de trente ou quarante mille hommes contre nous & nos Alliez, & qu'on ne doutât pas que cette vaste & belliqueuse Nation, ne fust capable par sa multitude de nous épouvanter: Neantmoins tant que cet Invincible Capitaine a vécu, & qu'à la teste d'une Armée de François & d'Alliez vnus sous luy parfaitement, il a subsisté debout contre les milliers des ennemis: La France à l'abry de son bras, tranquille, asseurée, & pleine de ioye, ne s'est point émue: & les bruits confus & la renommée épouvanta-

ble de

Oraison funebre.

9

ble de tant de Nations conjurées, n'a pû ny troubler de frayeur le cœur des Peuples ; ny agiter d'inquietudes l'esprit & le Conseil du Roy. Qui eût peu craindre apres la longue experience de tant de prosperitez ? & pourquoy se fust-on émeu, puisque nous avions là vn homme, qui avoit fait voir par des effects indubitables, que Dieu benissoit sa vertu & sa conduite, d'une continuelle victoire ? Ha ! s'il ne fût point mort avant la paix, quel repos pour nôtre Monarque ? quelle quietude pour le cœur de nostre zélée & incomparable Regente ; & pour ceux que la fidelité & hompareille affection pour cét Estat, rend participants de leurs soins ?

Hei mihi quantum

Presidium Ausonia, & quantum tu perdis Iule :

Bien loin de craindre, la France luy vivant esperoit toujours, & ses esperances n'ont jamais été confonduës. Nos Armées sous sa conduite, ont autant gagné de Batailles, qu'elles ont rencontré de troupes ennemies, autant pris de Villes, qu'elles ont fait de Sieges. Et si le Marechal de Guebriant a été vne Digue pour nous mettre à couvert, s'a été de ces Digues, qui avancent toujours, & gagnent terre dans la Mer. Il n'ay pas le loisir de vous dresser icy vne ample Histoire de ses belles actions ; ny d'étaler l'un apres l'autre, tous les heroïques exploits, qu'il a fait de çà & delà le Rhin. Le temps me defaudroit ; si ie voulois donner à chaque victoire son Eloge, voire fort court : & pour ne pas oublier les grandes, il m'en faut taire & couvrir vne infinité de mediocres, qui pourroient passer en d'autres pour de tres-grandes : De vous parler de ce qu'il fit ; lors que comme le plus ancien Capitaine du Regiment des Gardes, il menoit l'arrière-garde en la retraite de Mayence : ou il agit en sorte ; que par la grandeur de son cœur, elle passe pour comparable à celle de Canisse, ou à celle des dix mille Grecs. De vous ramenteuoir la prise de Montagu, & de tant d'autres places au Comté de Bourgoigne, lors que sous le magnanime heritier du grand Comte de Dunois, il commandoit en ces frontieres vn Corps separé. De vous dire que ce fut luy, qui le premier osa donner la hardiesse à l'Armée Françoisë, de passer le Rhin cômme à la nage, & de traverser ce vaste & impetueux torrent, non pour fuir ; mais pour courir apres les ennemis ; & gayant cette Riviere entre Loric & Baccarat, porter les Lys François verdoyans & fleurissans, parmy les glaces & les neiges de l'Allemagne : Ce seroit perdre du temps à de petites choses, en ayant de grandes & admirables à dire. Disons (cecy est grand, & d'autant plus qu'il a été témoigné & tout ensemble admiré, par vn des plus grands hommes qui porta jamais espée) disons, que ce fut le Marechal de Guebriant, lors commandant les troupes de François combattans en l'Armée du Duc de Vveimar, qui frappa le grand & dernier coup, & fit l'exploit décisif & victorieux, en vertu duquel l'Empereur a perdu Brizac, son ancien patrimoine ; & a donné pour Boulevard à ce Royaume, & pour passage quand nous voudrions aller à nos ennemis, cette forte & magnifique place, tresor de la Maison d'Autriche, Arcenal & Magasin de l'Empire. Car outre que cet fut luy qui durant toute la maladie de ce Prince, conduisit au lieti de luy les travaux de ce siege. Il est vray de plus, que quand le General Goëts vint avec vne Armée deux fois plus puissante que celle des assiegeans pour la secourir, il prit d'abord l'Isle & le fort où estoient tous nos Magasins & de bouche & de guerre : & c'estoit fait du siege, si ce genereux Marechal, d'un courage sans pareil, ne se fût jetté avec cinquante François, au milieu de six mille ennemis, & en suite assisté de plus grand nombre des siens, ne les eût battus, chassés, renvoyés au dela de la Riviere, & reconquis tout ce qu'ils avoient envahy de nos Trayaux.

C

Tunc potuisse capi faciundo Pergama cepit.

Ce fut lors vraiment, que nous pouvons dire, qu'il prit Brizac, ayant donné moyen à nostre grand Allié de la prendre. Ce Duc qui comme vn tres-grand homme & tres-admirable Chef de guerre, ne sceut en sa vie couvrir n'y envier la gloire d'autrui, l'a publiquement confessé; l'en a fait remercier hautement par les Ambassadeurs des Alliez; & luy témoigna en suite son ressentiment de cet acte de generosité, par vn present le plus signalé, qui se peut faire entre personnes de cette condition. Alexandre mourant envoya son anneau à Perdicas & par là fit connoître qu'il le iugeoit par dessus tous ses Capitaines, digne de la succession de son Empire: Vveymar mourant envoya au Comte de Guebriant, son Cheval & ses Armes: Estoit-ce pas montrer qu'il l'estimoit seul digne de commander apres luy son Armée, & succeder à la grandeur de sa reputation & de sa gloire? De pareille grandeur, force, & valeur sont cent autres Actions de ce mort incomparable. Mais hélas! que le temps est cruel, qui non content de nous avoir abrégé si vite la vie d'un tel homme, nous dérobe encore le loisir de pouvoir dignement enrichir du recit de ses hautes actions, le Trophée de sa gloire. C'est luy qui n'oblige de couler sur sa langue sans le pouvoir décrire à fonds, le miracle du secours qu'il donna à Bannier General des Suedois, quand en courant d'un bout de l'Allemagne à l'autre, il le tira des mains de Galas, qui l'avoit à demy vaincu à Zuikau; qui le menoit battant par toute la Bohême, & l'eut accablé sans doute, si ce genereux Capitaine survenant à propos, ne l'eust fait fuir à son tour, par le seul bruit de ses Armes & le seul cry de son nom, & ne l'eut contraint de regagner ses forteresses. C'est par la violence & par la précipitation de ce cruel ennemy de la gloire & de la vie des hommes, qu'il faut que ie taife vne pareille gloire, qu'il acquit à Leipsic, delivrant Tortonson investy, & d'assiege qu'il estoit, le rendant heureusement assiegeant & vainqueur de cette grande ville, & de l'Armée qui la defendoit. Que ne dirois-je de Volfembutel? action sans pareille, où la Suede estonnée de la mort de Bannier son General, attaquée par le frere de l'Empereur, assisté de toutes les forces de l'Allemagne, luy fit l'honneur reconnoissant son merite, de le preferer à ceux de sa Nation, de le reconnoître pour General de toute l'Armée; & de suivre ses ordres en ce grand peril; de quoy elle n'a pas eu sujet de se repentir. Voulez-vous en sçavoir en deux mots l'evenement? Trois cens Drappeaux captifs, l'ont fait sçavoir à toute l'Europe, six mille morts l'ont publié, & la suite de Leopold en est vne preuve tres-glorieuse. Pauvre Prince horriblement humilié par ce General François! puis que son effort tant vanté, & son Armée tant attendue, n'eurent autre succès, que de teindre du sang des siens, la Mer artificielle dont nos Alliez avoient inondé cette place, & ne produisirent au lieu de l'assistance qu'attendoient les Imperiaux assiegez, autre effet que d'ensanglanter leur breuvage; & leur faire voir de leurs yeux, la cruelle deffaire, & la honteuse fuite de leur pretendu secours. L'heure me presse; mais en vain. Ie ne puis passer en foule, parmi tant d'exploits de guerre, celui qui est le plus signalé de tous: La bataille de Kempen. Je serois coupable & prevaricateur, si ie ne faisois retentir à vos oreilles en ce triste triomphe d'un si grand homme, l'action par laquelle fut toutes, & protégée la France; ôtée la crainte & la terreur de nos frontieres, affranchy nostre Roy de la plus grande de ses inquietudes; donné à son Conseil & en suite à tous les François, le plus sensible contentement qu'ils ayent receu depuis nos mal-heureuses guerres. Quel coing de la France & de l'Europe? quel homme n'a ouï le bruit & ressenti l'effet de ce fameux & incomparable Combat? dans lequel sept ou huit mille hommes au plus; partie François, partie Allemands alliez, vraiment l'honneur & la gloire de leur Nations, oferent attendre & voir venir fondre

fur eux, trois Armées Impériales conduites par trois les plus renommez Chefs de ce party. Que dis-je ? osèrent attendre par l'ordre de leur bien-aimé & invincible General, ils attaquèrent le plus fort & le plus renommé des trois qui s'en osa approcher le premier, le combattirent; le vainquirent, le défirent sans retour, & ayant jonché la terre de corps morts, & fait couler des rivières teintes du sang des liens, ils ioinquirent à son malheur sa honte: car il y fut pris, amené du bord du Rhin sur le bord de la Seine, & de General de l'Empereur, fait prisonnier du Roy de France. Quelque Victoire que Lamboy puisse emporter à l'avenir: On ne pourra pas dire de luy ce que David disoit d'Abner, & que nous pouvons dire de nôtre Marechal toujours Victorieux, même en la mort, *Non sicut mori solent ignavi, mortuus est Abner: manus eius ligatæ non sunt; pedes eius non sunt cædibus aggravati.* On ne peut pas dire de luy qu'en sa vie il n'a jamais perdu sa liberté qu'une main plus forte que la sienne, ne l'ait pas réduit sous le joug de ses ennemis. Ouy bien de toy (déplorable, mais invincible Marechal) qui le pris, qui le défit, qui nous l'envoyas, & qui au jour même que tu fus blessé à mort, Victorieux tu emportoies des Villes. Ce fut ce combat, *Massævæ*, ce fut cette Victoire dont l'éclat remplit d'épouvante l'Empire: delivra de toute crainte nos Alliez; assura la France lors extrêmement agitée. Ce fut elle, qui par son contrecoup conquéta Perpignan le Boulevard de l'Espagne, donnant loisir à nôtre Triomphant Monarque de continuer en Occident les Victorieuses entreprises, parce que Guébriant soutenoit lors, & surmontoit les forces de l'Allemagne, unique secours de nos ennemis. J'ay tort d'avoir violé mon premier projet, & d'avoir voulu entreprendre d'exprimer par mes paroles le lustre & la grandeur d'une action qui est au de-là de tout discours. Mais voyez que de bonne fortune ie me trouve parlant en un lieu où ie puis estre secouru puissamment en ce dessein. Ce Temple, *Massævæ*, ce Saint & Auguste Vaisseau, contient des marques & des preuves d'une si prodigieuse & si importante Victoire; qui bien mieux que mes paroles vous en peuvent exprimer & représenter la grandeur. Drapeaux ensanglantés, Cornettes captives & brisées, que nôtre Juste Roy a consacrées icy à celui qu'il reconnoissoit pour Auteur de toutes ses Victoires: Trophées glorieux descendez, paraissez, & par votre voix plus éloquente que ma voix, publiez à cette Illustre Assemblée la gloire, la sagesse; la vaillance de ce Mort, que son Prince a ramené très-justement icy, pour triompher au milieu de Vous. Dites à la France, que c'est à très-juste titre que nôtre vertueuse & pieuse Reyné Regente, commande à tous les François, de plaindre la perte, & d'honorer le trépas d'un Chef de guerre si fameux, si civile, si signalé pour ses services. Dois-je mettre, *Massævæ*, au nombre de ses conquêtes, la dernière? Sera-ce pas un crime de renouveler vôtre douleur & de faire mention icy de la prise de la Ville de Rotteveil? qui fut le dernier de ses exploits; très-glorieux pour luy, Mais hélas! très-misérable & très-mal-heureux pour nous; puis que ce fut en ce Siege, où on vainquant nos ennemis, il se trouva vaincu par la Mort. Funeste lieu, trop chèrement acheté au prix d'un sang si précieux! Gain mal-heureux qui nous coûte une si sensible perte! Les François voudroient de bon cœur que tu ne fusse jamais sortie de la main de nos ennemis, & que Dieu nous eût conlévé ce General invincible qui t'a prise: Place, maudite ton seul Nom, nous fait horreur, & le souvenir du domage que tu nous a causé, nous rend ta memoire abominable. Et si David a maudit les sommets de Gelboé, & prononcé anathème contre ces montagnes innocentes, parce qu'elles avoient reçu le sang de Saül, & que sur elles les plus puissans d'Israël avoient perdu la vie. Est-ce pas avec raison que toute la France detestera à jamais cette Ville? où l'un des plus Illustres & des plus Vaillans Chefs de ses Armées, a trouvé le coup fatal qui nous prive à jamais de son secours. Neantmoins, *Massævæ*, il y a grande différence entre la Mort de ces Puissans & de ces Princes qui furent tuez sur les Montagnes de Gel

boë, & celle de nôtre Mareſchal arrivee devant Rotvveil. En l'vne Satil defait ſans reſource, perdit la bataille avec la vie: En l'autre vn homme Victorieux bleſſé à mort, ne laiſſe pas de conſommer ſa Victoire: En l'vne vn Prince deſeſperé, ſe fait luy-même achever de tuer, pour ne tomber pas aux mains de ſes ennemis. En l'autre vn Chef incomparable mal-gré ſa playe mortelle, continué ſans interruption les fonctions de ſa Charge, & retient par la force de ſon Cœur ſa vie fuyante, pour acquerir à ſon Roy vne place importante. Les Monts de Gelboë ſont les bornes de la vie, & le Tombeau de l'honneur des plus forts d'Iſraël, & qui pis eſt le lieu de la finale & eternelle perte de l'vn d'eux: Mais Rotvveil étant à la verité le lieu de la bleſſure & de la mort corporelle de feu Monsieur de Guébriant, eſt le lieu auſſi où par mille actions de pieté il a fait paroître ſa foy, ſon eſperance & ſon amour vers Dieu, qui nous aſſeurent de ſa vie bien-heureuſe au Ciel: & de plus, elle eſt vn monument eternel en la terre, de ſon courage invincible, & de ſon bon-heur incomparable. Pouvoit-il avoir vn honneur & vne gloire plus grande, que de vaincre en mourant, & faiſant parétre que ny les bleſſures ny la mort, n'étoient pas capables d'arrêter ſon zele, d'ébranler ſa Vertu, de diminuer les efforts de ſa prudence, de ſa conduite & de ſa vaillance? Le voyant mourir de la ſorte, il faut avouer, MESSIEURS, qu'il a eu peu de pareils en valeur: La fin couronne l'œuvre; & ce dernier acte, digne de terminer tous ſes autres heroiques exploits, nous donne plus juſte ſujet qu'aucun, d'annoncer à la France, qu'elle a fait en ſa mort vne perte irreparable. *Non ignoratis quia Principes, & maximus hodie cecidit in Iſrael?* Apres cette ſi genereuſe action & ſi éclatante Victoire, pouvez-vous ignorer que nous avons aujourd'huy perdu vn Prince, vn tres-Grand entre les François? Toutes ſes actions dont ie vous viens de parler, MESSIEURS, ſont comme vous le voyez, merueilleuſes & incroyables: elles témoignent d'elles-mêmes, & par leur propre poids, que le Seigneur Dieu des Armées aſſiſtoit d'une faveur toute extraordinaire ce Mareſchal de France, & qu'il l'avoit doué d'un grand Cœur & d'une bien ſage conduite. Mais elles vous paroîtront bien encore plus grandes, & plus dignes de la haute recompenſe que la Reyne rend aujourd'huy à ſa memoire: S'il vous plait de les regarder en leurs cauſes, remarquer les circonſtances des temps & des lieux, & la compoſition des Armees avec leſquelles elles ont été exploitées. Je ſçay bien que ſort ſouvent dans les Batailles la Vertu ſupplée pour le nombre, & ie n'ignore pas ce que les Hiſtoires Anciennes & Modernes nous enſeignent, que pluſieurs fois de grans & monſtrueux Corps d'Armées ont été défaits & battus par de petites Troupes; ainſi qu'il arriva en la Bataille de Fornoie, & en pluſieurs autres; mais le nombre pourtant ſert beaucoup aux Armées, principalement quand il n'y a pas vn nombre & vne multitude capable de conſuſion dans le Camp qui eſt le plus fort. Le Mareſchal de Guébriant lors qu'il delivra l'Iſle de Brizac des mains du General Gocutz, n'avoit pas que quatre cens hommes, & en chaffa dix mille: lors que comme vn foudre elancé, il traversa de part en part toute l'Allemagne pour aller ſecourir Banier en Boheme, pour delivrer Torſtenſon à Leipzic, pour ayder à prendre Volfembutel, & chaffer l'Archiduc & ſes grandes Troupes, il ne conduiſoit pas au plus ſix mille hommes François ou Alliez. Et en la dernière Bataille en laquelle il prit Lamboy, & mit à bas toutes les eſperances des Chefs Imperiaux & Flamands, il n'avoit que ſept ou huit mille hommes, laſſez, recreus, haraſſez, & qui depuis trois ans ſans ceſſe & ſans repos, à cheyal & les armes ſur le dos, ſodoient & détruſoient l'vn apres l'autre tous les Cerceles de l'Empire. Ne m'obietez pas qu'il avoit en ſon Armée des Colonels & de Capitaines incomparables en valeur, admirables en la conduite Militaire, experimentez, invincibles, accoutumez à toujours battre l'ennemy, & qui de leur ſeul Nom épouvan-toient les plus hardis, dont les Soldats faiſans dès l'enfance le penible métier de la guerre, & quaſi neez dans les Camps, ſont preſque tous dignes par leur Cœur

& par leur adresse d'être Capitaines. l'avoüe tout cela, il a partagé de bon cœur la gloire de ses exploits avec eux, & ne nyoit pas que c'étoit à leur Vertu qu'il devoit son bon-heur. Mais quoy qu'il en soit, le Chef fait la meilleure partie du tout : Et d'autant plus que cette petite Armée étoit composée de Sages & Vaillans Officiers & de Soldats aguerris, d'autant plus devez-vous estimer & croire sans pareille, la valeur & la sagesse du General qu'ils ont honoré sans contredit d'une obéissance parfaite, auquel ils se sont soumis, estimans que ce leur étoit honneur ; en qui ils n'ont point tant considéré la qualité que le mérite, par la grandeur duquel ils ont été attirés à luy obeyr, & sont demeurez inviolablement attachez à ses commandemens & à ses ordres. Ce sont eux principalement qui triompheront aujourdhuy en l'honneur que nous rendons à leur inestimable General : Cette glorieuse pompe dont la France honore ses funeraillies, insensible pour luy, leur sera tres-sensible à eux. Ils ont combattu avec luy, & leur Vertu est publiée & reconnue en la reconnoissance & en la gloire que nous rendons à leur Chef, qui leur servira d'une preuve indubitable, que nous n'oublierons jamais leurs belles actions, & que la Reyne en temps & lieu ne leur deniera point les justes recompenses de leurs services.

Que si vous entrez en consideration de l'assemblage de cette Armée Victorieuse, & si vous regardez de quelles personnes elle étoit composée : Vous admirerez sans doute, MESSIEURS, non plus le bras & le cœur ; mais la teste de ce Maréchal : Vous verrez (ainsi que ie l'ay promis pour la seconde partie de mon discours) une preuve manifeste des grandes vertus & des perfections sans nombre, qui accompagnoient sa valeur, & confesserez que les ennemis & leurs maudits canons, en luy coupant le bras ne se sont pas vancez. La Teste étoit celle qui leur faisoit plus de mal, c'étoit-elle qui par des discours charmans & prudents, & qui par des conseils hardis & solides ; non seulement a tousjours vaincu au dehors, mais intérieurement a tousjours tenu en accord & en paix deux Nations invincibles, pourveu qu'elles fussent de bonne intelligence, mais tres-difficiles à unir, toutes deux etans naturellement jalouses & desiruses de gloire, & toutes deux douées de grand Cœur & de bon esprit : C'étoit ce Chef qui modérant leur fen avec une prudence extraordinaire, & des maximes non communes, a dissipé toutes les semences de discordes si faciles à jeter parmy deux peuples voisins, égaux, libres, attachez ensemble par des interets communs en une façon, & tres-differens en l'autre. Les plus sçavans des Theologiens disent que le plus grand effort de la toute puissance & de la Sagesse de Dieu paroist, en ce que, dans ce Monde visible, bien que les quatre Elemens & leurs qualitez si contraires les vnes aux autres y soient ensemble : Pourtant le Chaos & la confusion n'y est plus, & tout y demeure en paix. Les Medecins & les Naturalistes sont contrains d'avouer, que c'est un tres-signalé & divin Miracle en la Nature, que nos Corps etans composez de qualitez contraires, tirent leur vie & leur subsistance, de la mutuelle guerre de leurs humeurs, temperées par une trefve, qui ne se rompt pas plutost que nous mourons. Est-ce donc pas un effet d'une sagesse & d'une prudence plus qu'humaine, MESSIEURS, que Monsieur le Maréchal de Guébriant aye arrêté si paisiblement en un même Camp, & fait conspirer si unanimement à un même dessein, sans discorde & sans jalousie, des Nations si différentes de mœurs & d'humeurs ? Il est bien vray que dans la suite des tēps, quand tous ont été accoutumés à vivre ensemble, & que par un long usage d'amitié ils se sont trouvez comme incorporez les uns avec les autres sous sa conduite : Leur union n'a plus été une si grande merveille. La foy des Allemans, le serment (indissoluble norud de cette Nation si ponctuelle en sa parole) est un Contrat qu'ils ne rompent plus après l'avoir passé. Mais il faut considérer, MESSIEURS, en quel temps ce fut que nôtre Maréchal prit les restes de cette Armée, & com-

mença à être Chef des troupes Confederées. Ils venoient de perdre le Duc de Vveimar leur tres-grand & celebre Capitaine; qui au milieu de ses Victoires, immediatement apres la prise de Brizac, leur fut oté par vne mal-heureuse maladie. Ils étoient libres de leur serment, la mort leur donnoit le choix des partis, & leur renommée & le desir que l'Empereur avoit de pouvoir recouvrer Brizac, le portoit à offrir aux Confederéz de la France, tout ce que la vanité peut souhaiter, & que l'avarice fait demander. Que nos Alieez sont loüables, *Messieurs*, d'avoir résisté lors à de telles tentations, & d'avoir preferé genereusement à tant d'avantages personnels, l'honneur de contribuer au party qui travaille pour la liberté de leur Pays! Mais que ce defunt Heros est digne aussi des honneurs que le Roy luy fait aujour d'huy, d'avoir pû si accortement les maintenir en cette generosité, de les avoir charmez par la Vertu, arrêtez par sa foy inviolable, contrainsts par ses persuasions de se tenir fermes avec luy, & de ne souhaiter d'autre party que celui dans lequel ils rencontroient vn si digne employ dans l'Aliance du plus grand des Monarques, & sous la conduite d'un si aimable & si genereux Lieutenant? Ce fut en des occasions pareilles, parmi les larmes, le deuil & la desolation, que Dieu luy fit la grace de produire ses plus grands effets, & d'agir avec plus de lustre & de gloire dans les Armées de France & de Suede, conjoinctes à Volfembutel & en Brunsvic. La mort des Chefs qu'ils avoient toujours conduits, sembloit devoir rendre à ces genereuses, mais farouches Nations, tout commandement odieux, la crainte de ne pouvoir rencontrer des hommes aussi experimentez que ceux qu'ils avoient perdus, leur donnoit vne tentation de reietter tout secours & tous ordres. Et sans l'esperance qu'ils eurent que le Comte de GVEBRIANT toujours prest à leur secours, avoit assez de conduite & de Vertu pour remplacer la perte de ces grands hommes, & leur donner des avantages ou pareils, ou plus grands; c'étoit fait de ce Party, maintenant si proche de rétablir la liberté d'Allemagne: Ils n'ont point subsisté, qu'à par la creance qu'ils ont eüe, qu'ils n'avoient rien perdu en perdant Vveimar ou Bannier, puis qu'ils avoient à leur teste le Comte de GVEBRIANT, & qu'en luy ils retrouvoient ce qu'ils avoient admiré en tous les deux. Ne vous étonnez pas *Messieurs*, qu'une personne qui n'étoit pas Prince de naissance, ait pû parvenir à de si hauts & de si sublimes avantages. Il ne pouvoit arriver autrement, veu les extraordinaires perfections que Dieu, le temps & le travail avoient données à son Ame, qui faisoient que la vaillance & l'experience en guerre étoient les moindres de ses parties. La raison pourquoy la plupart des grands Capitaines, soit de l'antiquité, soit de nos siècles, n'ont pas eu le bon-heur d'être loüez jusques à la fin, & n'ont pas eu des succez proportionnez à la grandeur des bonnes qualitez qu'ils avoient pour la guerre: La cause pourquoy bien souvent apres avoir été redoutables à leurs ennemis, ils n'ont pas été aimez par leurs Domestiques & Compatriotes, & ayans surmonté les bras de leurs avversaires, ils n'ont pû posséder les Cœurs de leur Party: C'est parce que la plupart d'eux ont eu le mal-heur de partager leur Ame entre le desir de la gloire que les belles actions apportent, & la jouissance des delices, que nôtre Nature corrompue recherche toujours. Ils n'ont été grands qu'à demy, & n'ont pas acquis la meilleure partie des qualitez necessaires à faire vn grand homme. Les vns attachez ardemment à la prudence & à la vertu militaire, ont negligé les Lettres & les Sciences qui forment le jugement dans les Conseils, & donnent la moderation dans le Gouvernement. Les autres ont aussi acquis ces qualitez; mais n'ont pas pris garde à dompter leurs brutales passions, & à se rendre aimables par la Vertu, qui est le souverain des attraites: Et en vn mot, plusieurs sont demeurez en tel état, qu'on peut tres-justement dire d'eux, ce que Tite-Live a dit d'Annibal: *Has tantas virtutes parvis vitiis aequabam.* Ces grandes Vertus Militaires étoient accompagnées d'aussi grands vices en ses mœurs: point de Foy, point de Loy, point de parole, vne convoitise

effrénée, vne gloire insupportable, vne colere sans bornes. Vous étonnez-vous si telles personnes eclatent pour vn temps dans la guerre, mais ne peuvent subsister long-temps en la reputation, & dans l'affection deus aux personnes accomplies & parfaites ? Dieu par sa grace avoit mis dès l'enfance en l'Ame de ce tres-Ilustre Marechal, avec le caractere de vray Chrétien, vne inclination violente à estre tres-virtueux, nourry aux Lettres, eloquent & savant plus que le commun de ceux de sa profession. Il avoit joint à ces grands avantages par vn exercice continuel de Vertu, vne extrême retenue de toutes ses passions, modéré, discret, sobre, liberal, & ne cherchant la louange, qu'en tant qu'il estoit nécessaire pour maintenir l'autorité, fidele en sa parole, tardif à la cholere, denué d'envie, d'avarice & de tout autre excez. Il a tellement gouverné les Armées qui estoient sous sa charge, que les consolant par ses discours, les encourageant par son exemple, faisant valoir leurs merites près de leurs Princes, ne les privant jamais d'aucun avantage dans leurs interêts, & leur gardant, voire à ses dépens, vne foy inviolable en tout ce qu'il leur promettoit ; il les aobligez à ne pouvoir raisonnablement souhaiter aucun changement en leurs affaires. C'a esté par ces moyens, qu'il a inseparablement attaché au service de nôtre Roy ; nos bons & fideles Allies : Qu'il a produit avec eux ce nombre sans nombre de Victoires que vous avez admirées, qu'il les a fait tenir ferme contre tous les troubles qui leur sont arrivés, & tous les artifices par lesquels nos ennemis les ont voulu surprendre & débaucher. Les anciens Payens entre leurs fausses Divinitez attribuoient à leur Pallas toutes les plus grandes & plus importantes Victoires : Leur Mars furieux & leur Bellone estoient bien, à la verité les Dieux, qu'ils croyoient presider à la guerre dans le moment furieux & l'orage des Combats ; mais Pallas également Deesse des Lettres, des Armes & de la Vertu, sage, vaillante, eloquente & Vierge, étoit celle qu'ils estoimoient la Deesse des Victoires : & de fait, l'Image de la Victoire étoit la même que Pallas. Cette fable a esté excellemment inventée par les grands hommes de l'antiquité, pour nous apprendre cette verité importante, que pour faire vn grand Chef de guerre, vn General d'Armée incomparable, ce n'est pas assez qu'il soit vaillant, courageux, expérimenté, il faut de plus qu'il soit savant, eloquent, sobre, continant & vertueux. Le Tourbillon de la vaillance, *biens égaré* peut servir à égarer des Soldats au combat ; mais la science employe les forces avec conseil ; l'eloquence vnit, gagne & attire les Nations & les Armées, & la Vertu qui se fait aimer & admirer par tout, attire puissamment à l'obeyssance d'un Chef les Cœurs des Amis, qui en suite se rendent invincibles aux ennemis. Vous en voyez la preuve en mon discours, Messieurs, sous ce Victorieux & invincible Marechal de France. Les François & les Allemans nos Confederéz, comme réunis dedans son Cœur & ne se mouvans plus que par vn seul esprit, se confians en sa foy, s'appuyans sur sa generosité, attachez amoureusement à sa conduite, ont traversé du Danube à l'Elbe, du bord du Rhin jusques à la Forest Noire, sans crainte aucune & sans aucun échec. Par luy l'Empire si vaste a esté, à bien dire, la proye de sept ou huit mille hommes : Et tant il est vray que la vertu d'un seul vaut cent mille, les plus nombreuses Armées ont plié sous ce petit escadron ; mais aussi à peine des siecles entiers nous pourrions redonner vn homme en qui tant de perfections & de Vertus soient assemblées, & l'on plus aisément on pourroit retrouver tous les marbres, toutes les pierres, les sepultures & les peintures necessaires pour refaire le Temple merveilleux d'Ephece, que nous ne pourrions retrouver vn sujet accomply d'autant de qualitez louables, qu'il y en avoit dans l'Ame generouse de cet excellent & tres-virtueux Marechal de France. Rare Temple du Saint Esprit, divin Ouvrage du Dieu Vivant, admirable Chef-d'œuvre, qu'un cruel moment a renversé soudain, en qui la France n'a plus moyen d'esperer, & qui ne peut plus rien esperer de la France, que des regrets & des prieres. Helas ! que nous perdons en te per-

dant : La Reyne l'avoue, le sent, & le publie ; c'est la seule reconnoissance qu'elle peut donner, & qu'elle veut que l'on rende maintenant à ta vertu. Pour cette raison elle nous assemble icy, à dessein d'agrandir ta gloire par nôtre tristesse, ta renommée par nos soupirs, & de faire connoître à toute la Terre ton mérite, par la triste éco de ces paroles que nous repetons sans cesse en gemissant sur ta perte.

Nun ignoratis quia princeps & maximus hodie cecidit in Israël ? Pouvez-vous ignorer qu'un Prince & un tres-Grand est mort aujourd'huy dans la France ?

Mais entre toutes les Vertus & inclinations excellentes qui ont enrichy l'Ame de cet Illustre Marechal, entre toutes les bonnes qualitez qu'il avoit, par lesquelles il s'est rendu recommandable à la France, & a servy tres-avantageusement son Roy : Il en avoit vne qui a tenu le premier rang, & qui a emporté, voire avec excez, le dessus de toutes les autres durant sa vie : & par bonne fortune c'est vne passion dont la nature est telle, qu'elle applique abloument toutes les autres à son objet, & le rend maître & possesseur de tous les biens qui sont en vne personne, l'entens parler du zele & de l'affection incomparable qu'il avoit pour son Roy & pour son Etat : mouvement qui seul après Dieu a pu toutes choses sur son Esprit, depuis la premiere entrée qu'il fit à la Cour iusques au iour qui l'a causé la fin : Ce qui m'oblige a vous dire que tous ceux qui blâmeroient les honneurs extraordinaires que la Reyne luy rend autour huy seroient bien déraisonnables : Car à votre avis, MESSIEURS, seroit-il iuste qu'un Prince gardât quelque mesure & mediocrité à honorer & reconnoître vne personne, dont l'affection à son service a été sans mesure & sans bornes ? Il est certain que l'Amour est dans les hommes, ce qu'est le premier mobile dans le Ciel, son mouvement emporte toutes les puissances, & toutes les actions qui dependent de nous : Gagner le Cœur c'est gagner tout : & si l'Empire des Roys est grand sur ceux qui les craignent, c'est pourtant sans aucune comparaison avec le pouvoir que nous avons sur ceux qui nous aiment ardemment. Ceux qui craignent servent quand on les observe, ceux qui aiment servent toujours : ceux-là font avec unement ce que l'on veut, ceux-cy font tout ce qu'ils peuvent, les vns se lassant, & comme mercenaires, attendant impatiemment la fin du travail ; les autres de bon cœur se plaisent à leur labeur, & n'ont point de plus grande douleur que de ne pouvoir pas servir d'avantage leurs Amis : Si les Roys pouvoient rencontrer ce bon-heur, de n'admettre dans les emplois que des personnes affectionnées, quel seroit leur avantage ? & à quel point s'éleveroit leur Grandeur ? Mais le mal-heur veut que les grands effets de l'amour précèdent de celuy qui a pour origine les passions humaines, lesquelles ne peuvent naître dans nous pour l'Etat, qui n'est qu'un nom qui n'a rien de proportionné avec nos sentimens, si ce n'est tant qu'il touche nos interets. A raison dequoy ce transport violent, cette affection brûlante qui est le principe des actions fortes & extraordinaires, & qui consacre & sacrifie vne personne toute entiere à l'objet de son amour, ne naît & ne se trouve pour les Princes & leurs Etats que dans peu de personnes. Or pour vous faire voir en cette troisième partie de mon Discours, ainsi que je l'avois promis, combien cette sainte & louable passion a été puissante & profondément enracinée dans l'Ame du feu Marechal de GUYRIANT, avant tout je vous supplie, MESSIEURS, de remarquer que l'amour est vne passion naturellement guerrière, qui ne se connoît que dans les Combats, & qui ne fait paroître sa grandeur que dans la Victoire, qu'un objet emporte sur les autres dans nos Cœurs. Reconnoissez aussi, si il vous plaît, qu'il y a quatre ou cinq objets si naturellement dominans en nous, si propres & si violemment aimables à nos esprits, que lors que quelque autre amour les fait déchoir de l'empire de nos Cœurs, & y vient le dessus à leur prejudice : Il faut dire qu'il est vraiment excessif, extraordinaire & tres-grand. De ce nombre d'objets que la Nature nous a donnez pour termes de nos desirs, & pour principes de nos actions, pour but & pour fin dernière de nôtre contentement

entièrement & de nos souhaits en la vie presente : Les principaux sont le bien, l'honneur, la conservation de nôtre propre vie; l'attache que la Loy de Dieu jointe aux sentimens humains, nous fait avoir aux personnes, que l' Alliance rend d'autres nous mêmes. Tous ces objets regnent en nous dès la naissance : Et comme il est tres-mal-aisé qu'un assiegeant qui est dehors dépossede vn puissant qui se trouve dans vne place bien munie, aussi il faut que l'amour que nous concevons pour vn sujet externe soit bien fort, s'il emporte le dessus en l'Ame d'un homme sur de si puissans & si domestiques ennemis. Si donc ie vous fais voir, que le zele & l'inclination que feu Monsieur le Marechal de GUYENNE avoit pour la gloire du Roy, & le bien de son Royaume, a été assez grande & puissante pour abbatre, troubler & opprimer en son Cœur toutes ces autres passions que j'ay nommées : S'il vous paroist par des témoignages effectifs, qu'elles ne sont nées en son Ame que pour être les Victimes qu'il immoloit à l'affection qu'il avoit pour cet Etat : Sera-ce pas verifié ma proposition au de-là de ma promesse, & vous faire connoître par la plus sensible des démonstrations, l'excez & la grandeur de la perte que le Roy & son Peuple ont faite en sa personne ? Commençons par celui de tous ses objets, qui devoit être le moins estimé des courages genereux, & qui pourtant est aujourd'hui le plus recherché de tous. Pourroit-on dire avec raison que l'amour du bien, & de devenir riche & accomodé, aye pris quelque part dans les laborieux travaux, dans lesquels il a consommé sa vie ? Voudroit-on bien penser que cette passion, quoy qu'elle traverse & transporte la plupart des hommes, aye eu tant soit peu de credit dans ce noble & genereux Esprit ? Helas ! il ne faut pour refuter cette pensée, sinon voir & savoir l'état de sa Maison, & entrer en raison avec ceux qui faisoient ses affaires. On verra qu'il n'a presque rien adionté à ce que la naissance luy avoit donné, que celui qui a tant acquis d'honneur, est mort le plus dénué de biens de tous les Marechaux de France ! Fabricius dans les Histoires Romaines passe pour vn miracle : pour ce qu'il refusa l'or des Samnites ; & que quoy qu'il fust pauvre, il ne voulut pas vendre sa Patrie. Pour moy ie ne conçois pas pourquoy on a fait passer pour vn sujet de louange, qu'un homme n'ait pas voulu être tres-méchant : Mais s'il vous plaist MESSIEURS, de voir vne preuve d'un zele véritable, d'une continence & d'un mépris du bien incomparable, & digne d'un homme dont le Nom ne meure jamais en France ; Considérez la mediocrité ; où se trouve la Maison de ce grand Marechal. Vous la verez riche de Vertu, d'honneur & de gloire, autant qu'aucune autre, mediocre en ses biens au dessous de toutes celles de cette condition ! Apres tant de Villes forcées, tant d'ennemis dépouillés, tant de Batailles gagnées, & vne si longue administration de tant de charges & d'Armées, ses mains teintes du sang des ennemis & du sien, sont nettes de celui du Peuple : & l'ose dire que sans la bonté & la justice de la Reyne, qui honore trop ce mort vivant pour pouvoir oublier son reste sa tres-chere moitié, elle n'auroit pas de reste après luy, de quoy soutenir la dignité à laquelle sa naissance & son mérite l'ont élevée : Mais ô glorieuse & louable mediocrité ! tu luy vas plus, & tu es plus estimable que les plus grandes richesses, tu es la preuve certaine que son incomparable mary, le plus des-intéressé de tous les hommes, n'a vécu que pour son Roy, n'a prétendu travailler que pour le Public, ayant fait paroître en cela un véritable cœur de Prince, & non de particulier, qui m'oblige de vous redire tres-à-propos, *Nun ignoratis quia Princeps & maximus hodie cecidit in Israël ?* Les Gouvernemens, les Charges & les dignitez avantageuses sont vn des plus ordinaires motifs qui animent au service les plus courageux & affectionnez sujets ; d'autant plus qu'ils joignent ensemble l'utilité & l'honneur. Vous voyez peu de ceux qui servent, qui parmy leurs plus zelées affections, ne s'empressent après ces grandes recompenses ; mais sur tout quand elles viennent & sont présentées par la bonté liberale du Prince. Voyons-nous quelqu'un qui les refuse, sous pretexte qu'un autre les tiendra plus avantageusement pour le

bien de l'Etat? C'est donc vn miracle en nos iours, vn effet prodigieux de fidelité & de zele, que celuy très-veritable que ie m'en vay reciter devant vous. Après la prise de Brizac & la mort du Duc de Veymar, le Maréchal de Guébriant ayant si bien ménagé l'esprit des Allemans, qu'il maintint (comme ie vous ay tantôt dit) & l'Armée, & cette grande place conquise dans le party, & en l'obéissance du Roy: Il fut question d'y mettre vn Gouverneur, & sa Majesté qui n'ignoroit pas combien il avoit contribué à la prendre, luy témoigna par ses Lettres, qu'il auroit très-agréable que luy-même en possédât le Gouvernement, & le gardât contre ses ennemis, digne & grande recompense d'un service signalé, Charge capable de relever tout ensemble & d'enrichir vn Gentil-homme. Mais luy reconnoissant que le Colonel Erlach, pour sa fidelité & generosité, meritoit beaucoup, & que les Aliez qui servent ce Royaume, seroient d'autant plus fermes à notre party, qu'ils verroient que non seulement le Roy penseroit à les récompenser; mais que de plus, il cherchoit parmy eux des Depositaires de ses plus importantes places, & que cette confiance estoit capable d'alleir avec nous d'un nœud indissoluble ces Cœurs genereux: Il fut le premier qui persuada au feu Roy de ne le regarder point en ce rencontre; mais de la donner à ce brave Confederé, qui ie m'assure perdroit plutôt mille fois après vn tel deposit, que de ne le conserver pas iusques à la mort au service de notre Monarque. Cependant à votre avis, *Messieurs*, cette volontaire demission, ce procedé si des-intéressé de notre Maréchal, est-il pas l'effet d'un zele sans pareil, vn acte de generosité, non point d'un Gentil-homme, mais d'un Prince? Après cela pouvez-vous ignorer que c'est vn Prince, vn tres-Grand entre les François, que nous enterrons en ce triste iour? Voicy vne autre preuve de ce zele incomparable, & dans vne autre espeece de bien infiniment plus precieux au Cœur Noble des François; car il s'agit de l'honneur. Cet homme qui brûloit naturellement plus que pas vn autre; du desir d'en atquerir beaucoup, qui eût donné mille fois sa vie plutôt que de souffrir vn affront: Neantmoins ayans esté commandé par son Prince au temps le plus perilleux où se soit trouvée la France depuis vingt ans, d'entrer dans vne place frontière, foible, dégarnie; mal fortifiée, & d'y attendre le siege d'une Armée très-puissante & Victorieuse: Quoy qu'il tint pour assuré qu'il y falloit perdre la vie & l'honneur: Il s'y en alla pourtant, & exposa l'un & l'autre: Il entra dans Guise, il y attendit Piccolomini, il l'y vit sans branler, & l'étonna de notre part la generosité de sa resolution, que cet ennemy si puissant n'osa seulement attaquer cette place, que celuy même qui l'a defendoit tenoit indubitablement pour perduë. Dieu qui ne manqua jamais de donner la gloire en partage à ceux qui la faisoient, récompensa son zele, & luy donna cet honneur, que non seulement il conserva cette Ville; mais de plus, il épouvanta l'ennemy, & emporta devant son iuste Prince, l'estime tout ensemble du plus zelé & du plus obéissant des François. Ce fut, *Messieurs*, le feu de ce même zele violent, qui luy fit vaincre vn autre bien plus bouillante & plus indomptable passion; la plus forte qui puisse naître dans le cœur des hommes, la Vengeance. Banner luy avoit donné sujet tres-iuste par des procedores facheuses qu'il avoit tenues avec luy, d'en concevoir envers luy vn tres-ardent desir: & l'occasion s'offrit en suite de l'exécuter & de se vanger de luy à son plaisir, en le laissant acabler par ses ennemis. Plusieurs l'eussent abandonné en cedant à leur ressentiment, & eussent lavé leurs mains avec ioye en sa perte, puis qu'il s'estoit séparé mal à propos: Mais luy tout au contraire, considerant & la Loy de Dieu, & le bien de l'Etat: courut à bride abattue à son secours, & rendant le bien pour le mal, delivra ce Chef Suedois, qui venoit de l'offencer tres-aigrement. Non, non, (disoit-il aux Officiers, qui le dissuadoient d'y aller, & s'en plaignoient) il n'est pas iuste que les particulieres querelles ruinent le bien public, & que pour laisser perdre Monsieur Banier, ie voye tailler en pieces les Aliez de la France, les Libera-

teurs de l'Allemagne. Vous savez ce que c'est que vengeance, *MASSIVUS*, comme elle bout doucement dans les Cœurs genereux, comme elle est sensible & agreable en sa piquante & douloureuse ferveur.

Ως, π πολυφρονιων μαλιστα χαρις Κομοιο

Αιδου εν ημεραις δι' ελευ.

Cette Maîtresse donc, cette Reyne de toutes les passions humaines, a été vaincue dans le Cœur de Monsieur le Maréchal de Guébriant, par le zele & l'affection qu'il avoit pour le bien de la France. O Victoire plus glorieuse que celle de Kempen ! ô delivrance d'un Ennemy plus celebre & plus estimable que toutes les prises : Bannier & l'Armée de Suede qu'il delivra, sont des Triomphes plus avantageux pour luy que la prison de Lamboy & la ruine de ses Troupes : En l'un il a abbatu l'orgueil d'un fâcheux Ennemy : En l'autre il a vaincu son propre Cœur, & Triomphé de la plus forte de toutes les agitations humaines, la vengeance, la sacrifiant à l'affection qu'il avoit pour la France.

Que si autrefois Rome a élevé des Statuës à Claudius Nero, parce que non-obstant l'inverecce inimitié qu'il avoit contre son Collegue Livius, il ne laissa pas de l'aller secourir en la défaite d'Aldrubal : La Reyne devoit-elle pas vne Statuë, un Tombeau, un Monument d'éternelle memoire à ce grand Homme. Qui malgré vn mépris tout récemment receu, doit son Cœur avoir été infiniment aigry & piqué, ne laissa pas de partir de sang froid, & fit dix journées par le respect & l'amour de l'Etat, pour aller delivrer celui qui devoit être l'objet de sa cholere, des mains des Imperiaux, & sauver ses Armes, sa gloire & sa vie ? Les Sages Instituteurs de la Republique Romaine, connoissans bien que la gloire & l'honneur sont les plus puissans aiguillons qui puissent pousser les hommes aux Combats, & les faire embrasser volontairement le métier meurtrier de la guerre, avoient ordonné qu'en deux occasions seulement, les Capitaines generaux de leurs Armées auroient liberté de quitter leurs Provinces, & de revenir à Rome : savoir est pour Triompher, ou pour demander le Consulat : Ils jugeoient qu'un homme qui auroit fait des exploits dignes de ces deux si éclatantes recompenses, ne pouvoit pas être devenu dehors qu'avec injustice. Il leur sembla bien que toutes les autres affaires de particuliers devoient céder au bien de la Republique ; mais ils estimerent que c'estoit son bien aussi, que ces deux intérêts si puissans pour porter les hommes à bien faire, pussent être poursuivis sans delay par ceux qui les pretendoient. Notre tres-juste Reyne eût tres-volontiers donné à ce magnanime Vainqueur pareille permission, volontiers elle eût consenty que pour un temps il quittât son poste, pour venir recevoir de sa main Royale les marques d'honneur, & les recompenses dues à sa valeur & à ses Combats ; mais l'attait agreable d'une si charmante gloire, n'a pas pu emporter cette Victoire sur son zele, de le faire quitter le service de la frontière où il se jugeoit necessaire. On luy porta, & il receut avec des sentimens dignes d'un si grand honneur le Bâton Royal de Maréchal de France, dont le Roy voulut recompenser ses insignes Victoires ; mais il ne prit point prétexte pour venir Triompher à la Cour, d'en venir faire le serment, & aima mieux faire les actes de fidelité, en travaillant stablement dans l'Armée, que de la venir jurer de parole. Vray Serviteur fidele qui a toujours mesuré ses actions, sa demeure, ses voyages par l'utilité de la France, & nullement par ses propres intérêts, jamais las d'agir, & jamais las de de partir, quand c'étoit pour notre gloire.

Nil actum credens, cum quid superesset agendum.

C'est en cette aveugle & obstinée perseverance qu'il a trouvé la mort ; & com-

mes'il eût eue part à l'heritage de la France, il'en a preseré la protection à toutes choses, voire à soy même. Mais voyez vne dernière; & celebre & prodigieuse Victoire de son affection & de son zele pour l'Etat, qui vous fera voir mieux que tout le reste de ce que j'ay dit, à quel point il l'aimoit. Platô qui est le premier Auteur de ce que ie disois tantôt, que l'amour aime les Combats, & ne montre sa grandeur qu'en surmontant vn autre amour, adioûte en suite & dit, que quand ce combat se fait entre deux amours de même espee, tous deux de concupiscence, tous deux interessez: alors veritablement le choc est rude, & la Victoire incertaine; Mais quand les amours qui s'entrechoquent sont differens en especes, & quand vn amour d'amitié combat contre vn amour de concupiscence; ce premier court fortune de perir, & cede ordinairement, que s'il surmonte c'est vn miracle: Et l'on peut dire avec verité, que celuy qui pour l'amitié qu'il porte à vn Amy, abandonne l'amour violent qu'il a pour vne Maistresse bien-aimée, est vn Amy sans pareil: Le grand Homere dépeignant le combat excité dans le cœur de Penelope, lors qu'il falloit que pour suivre son Epoux elle quittât son Pere & sa Mere, dit qu'elle voila son visage pour ne decouvrir pas son interieur, & prenant son Epoux par la main s'en alla: Elle avoit raison, car ils eussent decouvert que mal-gré toutes les anciennes liaisons de la Nature, vn homme qui n'estoit à elle que depuis vn iour, avoit plus de credit sur son Ame que ceux qui l'avoient mise au monde. Dieu connoissant cette iuste violence en a fait vne Loy. *Quaspropter delinquit homo patrem & matrem & adheret uxori suæ.* L'homme quittera Pere & Mere, & s'attachera à sa femme: Ce tres-illustre Marechal Massieu, cherchant selon la Loy de Dieu secours & ayde contre les traverses de la vie dans l'appuy sage & fidele d'un autre soy même; par la grace & la providence de ce Seigneur, avoit comme vous savez tous, tres-heureusement rencontré. Des-là pour ce qui est de la Noblesse de l'éclat de la Maison, son bon-heur a continué pareil à celui de ses Ancêtres. Celle du Beë dont son épouse est sortie, comme toute la France sçait, est vne source seconde d'une infinité de tres-celebres & tres-illustres personages, grands en merites & en dignitez, entre lesquels vn grand Cardinal, dont les os reposent en cet auguste Temple, va recevoir auprès de soy le triste reste de son Alié: Mais en la bonté & en la vertu de la personne, il a esté encôre infiniment plus heureux: Dieu luy en ayant donné vne parfaitement aimable, doüée de toutes les bonnes qualitez qui peuvent relever vne Dame tres-vertueuse, & sur tout d'une prudence tres-digne de la communication d'un grand Homme, & d'une grandeur de Cœur tres-capable de la participation de ses genereux desseins. Obeyssant à la Loy de son Dieu, & à la douce violence que faisoient à son Cœur tant de cõditions aimables, il l'aimoit tendrement & chèrement: Mais (le croiriez-vous bien?) cet amour coniugal si ardent & si fort, & si lié à l'affection qu'il avoit pour son Roy & pour sa Patrie. Il a demeuré loing d'elle tres-long temps, & non seulement les Lettres qu'elle luy a écrites, mais ses larmes en presence, & tant de iustes raisons, par lesquelles elle l'étoit allé convier de revenir de-cà, pour recevoir les recompenses que le Roy pe- paroit à sa Vertu, ne purent éteindre l'amour victorieux, dont il étoit épris pour le bien de l'Etat & du Royaume: *Non adhesit uxori suæ.* Il a esté plus attaché au service de son Roy, qu'à sa chere épouse: Il la laissa revenir, & demeura inébranlable, & quoy qu'elle fondit en larmes, il surmonta toutes ses tendresses, & persevera dans les hazars. Hal si pour le moins vous luy eussiez tenu parole, & si considerant que sa vie & son repos étoient attachez à votre conservation, vous eussiez marché avec vn peu plus de reserve dans les lieux de peril: Si vous eussiez évité les tranchées, & moins souvent hazardé à la fureur du feu, du fer & du plomb des ennemis, vne vie si precieuse à votre Roy & à votre Epouse: Si elle eût eu au moins ce pouvoir sur votre zele, de vous obliger à vous conserver: l'Etat en perdant eut gagné. La Victoire trop entiere que vous avez donnée en

votre

votre Cœur au bien public sur le sien particulier, est le sujet maintenant des regrets du Roy, de la Reyne, & de toute la France, aussi bien que des siens. S'aller exposer en vne batterie, aux boulets de Rotuviel, & par trop d'ardeur & de vigilance, se commettre au hazard comme vn simple Officier, n'étoit pas ce que vous deviez à l'ardente affection d'une Dame qui devoit perir du contre-coup de vos blessures; ce n'étoit pas ce que vous luy aviez promis. Mais quoy? MESSIEURS, vn feu violent ne se peut opprimer, il falloit pour l'assouvir, que non seulement les biens, les honneurs, les dignitez, les vengeance, les triomphes; mais l'amour conjugal même, fussent les Victimes & les preuves de son zele. Il n'eût pas esté content s'il eût eu autres bornes que la mort, & si la vie même & son sang, n'eût esté employé à témoigner à son Prince qu'il l'aimoit par dessus toutes choses. Par ce motif il s'est enfermé sans considération dans des places trop foibles, il s'est jetté à corps perdu dans les retranchemens les plus forts, il s'est mêlé dans les Combats, il a visité à la mercy des Canons, les Tranchées & les Batteries, il a faubry tant de perils, qu'à la fin il a trouvé ce coup fatal que nous deplorons.

*Nec miserè potere tenere parentes:
Nec moritura super crudeli funere Conjux.*

Que s'il est vray qu'il faut comparer les grands Cœurs aux Grenades, dont l'effet est d'autant plus violent que la quantité de poudre qui est dedans, & le feu qui les agit est plus abondant: n'admirons plus que ce General d'Armée embrasé & animé d'un tel zele, aye produit des effets si prodigieux: Mais ne vous étounez plus aussi, si la Reyne au jour d'huy par cette funebre & Royale Pompe, témoigne vn ressentiment & vn regret extrême de sa perte, & Nous avons perdu, MESSIEURS, vn bien d'un prix inestimable: Nous plaignons vn desastre qui ne se peut pleurer assez: Rien n'est comparable à la perte d'un homme vaillant, vertueux, heureux, sage, prudent: sur tout quand toutes ces qualitez ont pour Ame & pour Esprit qui les employe vn amour violent, & vne fidelité inviolable pour le bien de l'Etat & du Prince. *Scindite vestimenta vestra; accingimini saccis, & plangite ante exequias Abner. Num ignoratis quia Princeps & maximus hodie cecidit in Israël?*

Cependant à la veüe de ce funeste appareil, considerant la fragilité de la vie des hommes, combien le monde est peu capable de contribuer à leur vray bonheur, combien leur gloire humaine est tôt passée, & les recompenses que les plus grands Roys peuvent donner à leurs Vertus, tôt anéantie & stériles. Il est temps, MESSIEURS, que ie passe, & que ie vous porte à d'autres considerations, & que je luy donne vne autre espee de loüanges plus utile & plus avantageuse maintenant pour luy, que tout ce que j'ay dit, & que tout l'honneur qu'on luy fait icy. Peu luy serviroit d'être ensevely aujour d'huy par l'ordre du Roy, avec tant de pompe & d'éclat, d'être assisté de la presence de tant de grands & Illustres Prelats, d'être environné de la pourpre des Cours Souveraines de la France, d'être regretté par les Grands, pleint par les Etrangers, pleuré par les François, & d'être honoré en la mort des larmes de la Souveraine & tres-auguste Reyne; larmes plus precieuses & plus honorantes que tout le reste de ses honneurs: Si vn autre plus grand Maître & plus riche Souverain servy par luy, ne luy avoit donné vne autre plus digne & plus perdurable recompense. Tout cecy, comme vous voyez, MESSIEURS, aussi bien que tout le reste des grandeurs & des felicitéz mondaines, n'est qu'un vent qui passe, & vne appaïcée, & vne ombre tres-vaine de consolation & de gloire. Levez vos yeux, tirez-les de dessus moy, jettez-les dessus ce triste Tombeau. Voila donc, MESSIEURS, voila celuy qui a pris & conservé Brisac, qui a delivré Banier, qui a pris Lamboy, qui a défat

dix mille hommes en vne Bataille, qui a envoyé tout d'un coup en ce lieu deux cens Drapeaux de nos ennemis : Voila cet homme, dont tant de langues & de plumes ont porté la Renommée par tous les coins de l'Univers. Encore vn moment, vous voyez son funeste reste devant vous, sans sentiment & sans vie : & soudain la terre le va couvrir iusques au iourauquel avec tant de Roys, de Princes & de Peuples il paroïtra, non plus pour estre loué de ses heroïques actions, mais pour estre iugé comme Chrétien selon ses œuvres, bonnes ou mauuaises. Sa gloire même, ces marbres, ces témoignages du ressentiment Royal que nous estimons icy, comme vne recompense sans pareille : Tout cela, comme n'étant que vanité pure, perira bien-tôt, & le fera mourir d'une seconde mort.

*I demens, & summas curre per Alpes
Vt pueris placeas, & de claudio fias.*

Les Payens eux-mêmes, comme vous voyez, ont reconnu que toutes ces grandeurs n'ont rien de solide, que les Roys les plus affectionnez & les plus puissans ne peuvent rien donner qui honore & élève les hommes avec stabilité, qu'il n'y a que vous, Eternel, Infiny, Ineffable, qui donnant à vos Serviteurs la jouissance de votre immortelle Essence, les recompensez sans fin pour des actions finies, & rehdez à ceux qui perdent pour vous leur vie & leur Nom, vn nom & vne vie meilleure & plus durable mille fois, que celle qui vient de la continuation des familles & des monumens dressez par les mains des hommes. Bien-heureux, (Seigneur) bien-heureux est celuy qui vit pour Vous, & qui meurt en Vous, & qui servant les Roys & les Princes selon vos Ordonnances, & par le motif de votre charité, s'y attache de telle sorte qu'en les servant il vous serve aussi, & aye droit d'attendre non seulement d'eux, mais de vous encore la recompense de ses services : Car après tout, que sert d'être enterré en Prince dans l'Eglise de çà bas, si vne Ame étoit chassée & bannie de l'Eglise des primitifs, ectits dedans les Cieux ? Mais la Souveraine louange que pour comble de toutes les autres, j'ay à donner à ce defunct tres-generoux Marechal de France, tres-humble & tres-bon Chrétien : C'est que durant toute sa vie il a heureusement partagé son Cœur entre Dieu & les hommes. Que dis-je partagé ? Non, il l'a donné à Dieu tout entier, & si les hommes, & sur tout les Roys, y ont paru avoir tres-grande part ; ç'a été comme le Monde se trouve dans l'essence de Dieu. Car il est de la Charité, tout ainsi comme de Dieu même : En luy vivent toutes les Creatures, sans prejudice de l'vnité de son essence, & en nos Cœurs aussi par la Charité de Dieu toutes les Creatures peuvent estre parfaitement aimées, chacun selon son degré sans prejudice de l'vnité de son Amour : & quand nous ayons les Roys, & nous consacrons au service de leurs Etats, nous ne faisons pas contre l'affection due à Dieu, au contraire, nous exerçons les effets de notre dilection envers luy, d'autant plus que c'est vn point de devoir qu'il nous recommande tres-particulièrement. Ce n'est point faire tort à l'affection que l'on doit à vn homme, d'aymer chèrement son Image : C'a été en ce sens que ce grand Marechal a brûlé de zele pour son Roy, comme le reconnoissant l'Image vivante du vray Dieu des Cieux. Et je puis protester que cette ardente & extraordinaire ferveur qu'il a fait paroître au service de Sa Majesté, iusques à se tenir heureux d'avoir trouvé la mort en le servant, a été toujours véritablement enlacée & enfermée en l'amour & en l'obeyssance qu'il rendoit au Souverain des Estres. De sorte, que rien ne me peut empêcher de dire, que la pieté vers Dieu, & l'esprit du Christianisme, ont été la premiere & principale cause de toutes ses actions, & la suprême conduite de sa vie : Voyez-le, si luy vous plaist, plus clairement dans le détail de sa conduite & dans ses actions. Tous les Chefs des Troupes, tous les Seigneurs Volontaires qui l'ont accompagné, tous les Soldats & Domestiques

qui ont servy auprès de luy, sont témoins que les œuvres de pieté, qui regardent Dieu immédiatement, les prieres soir & matin, l'assistance journaliere au sacrifice adorable des Chrétiens, la reverence à l'Eglise & aux Sacrements, la frequence de ces deux, en l'un desquels Dieu par vne bonté sans exemple, nous lave par son Sang, & en l'autre il nous nourrir par son Corps: Tout cela se pratiquoit par luy avec autant de devotion & d'assiduité dans l'Armee, que les plus devoirs le scauroient pratiquer en pleine Paix: Jamais il n'a creu que le temps donné à l'Oraison retardât les affaires, au contraire il eslimoit l'un estre la conservation & la benediction de l'autre. Il n'y a rien de plus faux à son égard, que la Maxime qui dit que la guerre & la pieté ne s'accordent point: Sa vigilance & sa Vertu ayant toujours maintenu son Cœur ferme dans le devoir interieur & dans l'exercice extérieur de la devotion, au milieu du torrent impetueux des exercices & des occupations de la Guerre. Grande & invincible est la force & fureur d'un feu épris dans vne forêt, grande est la violence d'une Riviere, qui a surmonté & rompu les Dignes & les Ecluses qui arrétoient son cours, plus force & plus indomptable est la rage d'une Armee, qui après un long & penible siege, entre dans vne Villé prise d'assaut, ou qui assame & recrée de travail, entre en quartier dans les Bourgs d'un Pays ennemy, qui pourroit moderer sa fureur? qui scauroit arrêter son cours? Neantmoins il est vray, *MASSIVUS*, que la grande & forte charité de ce veritable Chrétien, a eu la puissance bien des fois en tels rencontres, d'arrêter par sa parole & par ses soins ce torrent débordé, cette fureur impetueuse des Troupes, & de retenir leur violence en ce qui concernoit les lieux & les personnes consacrées à Dieu. Jamais sous son commandement Eglise n'a été pillée, ny la franchise violée par ses Ordres & par sa prevoyance: Les crimes qui suivent d'ordinaire les Victoires, n'ont point souillé les siennes: Il faisoit toujours enfermer dans l'Eglise les femmes, les filles & les personnes Saintes, & les tenant ainsi en la protection de Dieu, dont il protegeoit soigneusement les Saints lieux, il les garentissoit de toutes injures: Les blasphemes etans son horreur, personne n'en osoit proférer devant luy, ses Amis par le respect qu'ils avoient pour luy, & ses Soldats par la crainte de sa severité, demouroient tous dans vne retenue Chrétienne. Plusieurs qui vivent dans ce métier desordonné, s'excusent de ces fautes sur l'impuissance de les corriger: Mais il a montré que quiconque se peut reduire soy-même à aymer, craindre & servir Dieu, en suite peut aisément ou y forcer, ou y attirer les autres. A-t'il pas même conservé son incomparable sobriété parmi les erreurs d'une Nation qui met entre les Vertus le Vice qui la combat? Et nos genereux Alieuz vaincus par la charmante beauté de sa Vertu prudemment ménagé, n'ont jamais entrepris de contredire en luy cette abstinence, qui leur eût rendu tout autre homme insupportable? Ceux qui aiment Dieu ardemment, en suite aiment necessairement le prochain. Ce second amour visible est le fruit & la preuve de l'autre invisible. Mais ô Dieu! qu'il est mal-aisé de le pratiquer dans la guerre? tant par ce que ce métier furieux traine avec soy au lieu de misericorde & de secours le desordre, la desolation, le saccagement, que parce que la guerre se fait contre des personnes que nous sommes obligés d'appeller ennemis, & contre lesquels il en faut faire des actes. De sorte que pour estre charitable en la guerre, il ne faut pas seulement estre misericordieux aux miserables; mais il faut tout ensemble pardonner à ceux qui nous haïssent, & exercer vers eux le contraire de ce que demande & exige cette cruelle profession, & la condition de ceux qui la font: & si quelqu'un a cette bonté, on peut bien dire que Dieu est bien absolument Maître de son Cœur, & Souverain Directeur de ses desseins. Remarquez donc, s'il vous plaist, combien il falloit que l'amour de Dieu, & la charité eussent ietté de profondes racines dans le Cœur de ce General Tres-Christien, qui étant si redoutable & si

terribles les Amès à la main, n'a pas laissé d'avoir compassion des miseres des ennemis affligés, les considerant comme des membres de Iesus-Christ. Méritant admirablement la fidelité qu'il devoit au Roy, & la Charité deue aux enfans de Dieu : Il observa durant tout le temps de son service cette pieuse pratique, que lors que les Soldats entroient dans des quartiers conquitz, il leur défendoit de fouir la terre pour découvrir les caches. Il ne pouvoit, ny ne devoit pas empêcher que les Troupes selon le droit de la guerre, ne moissonnassent toute la superficie de la terre ; c'est à dire, n'emportassent tout ce qu'ils trouvoient devant leurs yeux ; Mais au moins en defendant avec vn soin tres-exact qu'on ne recherchât les cachettes, il faisoit cette œuvre de tres grande Charité, qu'apres le passage des Armees & l'écoulement de ce fleau de Dieu inondant, les misérables habitans ruinez, trouvoient pour subvenir à leurs miseres, ce peu qui s'étoit débrobé aux yeux de leurs Vainqueurs. O charitable persecuteur ! cette Vertu aujourd'huy plus vile à ton Anie que tes Victoires, fait qu'en ta mort tu euz pleurer. Les larmes des pauvres si puissantes devant Dieu, ont plaidé pour t'obtenir de luy misericorde, comme pour l'amour de luy tu l'avois faite à tes ennemis, & la parole de Dieu nous defend de douter que tu ne l'ayes obtenue. *Dimitte*, dit-il, & *dimitte* vobis, faites misericorde & elle vous sera faite : *Dicite iusto quoniam benè, quoniam fructum adinunctionum suarum comeder.* Dites à l'homme iuste que tout vn bien pour luy, parce qu'il mangera les fruits des bonnes actions qu'il a semées, des saintes inventions qu'il a plantées. Ce Prophete a dit vray, *Messieurs*, Dieu a donné des preuves de cette Verité en la mort sainte & bien-heureuse de ce General d'Armee. Au moment terrible, à l'heure où l'homme est sur le bord d'un passage, dont l'entree est pour luy l'entree d'un bien ou d'un mal eternal : Dieu s'est souvenu de luy, & luy a rendu la retribution des bonnes œuvres de sa vie. Car ie vous puis dire avec verité, qu'il l'a tellement comblé de ses graces, qu'il en a eu surabondamment pour soutenir avec vn courage inébranlable l'effort & le choc de ce dernier épouvantable Duel, dans lequel l'homme tout seul est forcé de soutenir tout ensemble les attaques du Monde perissant, de la chair mourante, des Demons tentans, de la conscience reprochante, & de Dieu iugeant & menaçant. Dieu l'a fortifié à ce point, qu'il n'a témoigné ny tristesse ny regret : & peu de personnes, voire de celles qui dans les retraites & à l'ombre de la Croix ont fait vn long apprentissage du mépris du Monde, pourroient égaler la devotion, la ferveur & la gayeré de ce Guerrier mourant : Peu auroient l'Ame aussi tranquille, aussi attachée au Ciel, aussi detachée de toutes les choses de la terre. France affligée iustement de la perte d'un si grand Homme, tu sçais que ta juste, vertueuse, incomparable Regente, preparoit à son merite des recompenses dignes de ses effets & de son affection sans pareille : L'on ne croyoit pas que ce seroit sur son Tombeau, & sur ces Cendres, que l'on repandroit le prix & la reconnoissance de ses services ; mais sur sa personne. Ces bâtons Royaux cueillis dans le parterre des Lys, dont le feu Roy tout promptement honora sa grande Victoire, n'étoient que des arres des hautes & viles dignitez dont la Reyne le devoit combler, luy donnant moyen de plus en plus de continuer ses services en des occasions importantes : Il le sçavoit, & mourant precipitamment en la fleur de son âge, il a eu à combattre non seulement les regrets que luy pouvoit causer la perte de la vie & des biens presens ; mais encore celuy qu'engendroient les hautes esperances qu'on luy faisoit iustement concevoir pour l'avenir. Tout cela pourtant n'ébranla jamais sa veritable pieté, & sa ioye d'aller au Ciel : Il compara sans s'émouvoir le Palais Royal à l'Empiree : Les bontez de sa juste Reyne, avec des adorables embrassemens de Dieu, les Couronnes de la terre à celles du Ciel : Et bien qu'il cherist extrêmement la bien-veillance de ses Maîtres temporels, tout le Monde ne luy a rien été, ny tous les biens, visibles dans l'esperance qu'il a eue de la iouissance interminable de ce bien, que nul œil n'a veu, nulle oreille n'a entendu

Oraison funebre.

23

entendu, & qui ne monta jamais dans l'esprit d'aucun homme. Il s'éleva lors vn étrange combat dans le Cœur de ce fidele Serviteur de Dieu & de son Prince, Trois ou quatre iours qui luy restoient de vie apres sa violente blessure, ne luy sembloient pas vn trop long temps ny trop abondant pour rendre à Dieu ses devoirs, & pourvoir à la seureté de son Ame par la Penitence exacte, & par les Sacremens : Cependant vne Armee sur laquelle se reposoit toute la France, & qui reposoit toute sur ses soins, sembloit demander qu'il continuât encore tout blessé qu'il estoit de pourvoir à l'établissement & à la conservation des Troupes, desquelles dependoit la tranquillité de l'Etat, qui avoit esté son vniue employ tandis qu'il vivoit au Monde. Dieu luy fit la grace de venir à bout de tous les deux ensemble : Il eut le iugement si clair, & l'Ame si peu troublée, qu'il n'obnuit aucun des devoirs que doit vn grand Chef de Guerre à l'Armee qu'il commande ; mais parmy cette eau bourbeuse des soins humains, vous ne laissiez pas de courir au travers de son Cœur sans retardement & sans mélange, Torrent divin des graces Celestes, pensees de l'Eternité sa joye vniue. Il pensoit à l'vn des objets par devoir & necessité, à l'autre par affection & avec volupté : Ainsi iusques au Tombeau son Dieu & son Roy, l'vn avec l'autre, & l'vn pour l'amour de l'autre, ont esté l'vniue but de ses pensees ; mais vous emportiez infiniment le dessus, cause premiere & fin dernière de tous les mouvemens de son Ame, Dieu tout Puissant. Vous iugez bien, MESSIEURS, qu'en l'esfroyable approche de ce dernier moment, en cet instant pressé de l'inévitable & violente separation de toutes les choses du Monde, si aucune creature est revenue en sa memoire, & s'est fait ressentir douloureusement à son Cœur par les violentes secousses qui cause la rupture d'un lien tres-doux & tres-fort, ce doit avoir esté sa très-aimable & tres-vertueuse Epouse : il l'avoit toujours aimée & honorée, comme elle en estoit digne, & pour estre absente à ses yeux, elle n'estoit pas moins présente à son Esprit. Peut-estre seroit-il iuste que pour accomplir entierement le dessein de leurs Majestez en cette action, mon discours s'étendist iusques à donner quelque consolation à cette tres-desolée vetve : laquelle comme elle n'eût pu iamais rencontrer vne Alliance plus glorieuse ny plus souhaitable : ne sauroit estre ataqee d'une doulcur mediocre apres vne telle perte, & demeureroit sans doute inconsolable, si le Dieu de bonté ne luy fournissioit par sa Grace & sa Verité des remede's interieurs, & des forces suffisantes pour supporter vne si sensible playe. La Reyne certes, comme elle est incomparable en bonté comparissant à ses douleurs d'un Cœur tres-charitable les a grandement soulagees, & tous ceux dont les soins fideles veillent si amoureuxment sur les besoins de ce Royaume, en la visitant luy ont témoigné qu'ils participoient à son affliction, qu'ils l'honoroient & la plaignoient, & ainsi l'ont diminuee, C'est tout ce que la Terre pouvoit fournir de plus soulageant, & de plus doux dans l'amertume d'un accident si violent, & tous ces secours cependant, *Solatia luctus exigua ingenuis*, sont de bien petits soulagemens pour vn tres-grand mal, O Dieu que peut la force qu'inspire le S. Esprit ? Combien est puissant par dessus toutes les affections humaines, l'amour de Dieu confirmé & fortifié dans ce Cœur ? entre plusieurs qui l'ont consolée celui qui paroissoit le moins propre à cette fonction, est celui qui l'a faite plus efficacement ! Parmy l'agitation & la tempeste que le souvenir de son Epouse, & la tendresse avec laquelle il l'honoroit causoient en son Ame : Ce Mourant qui estoit le sujet de sa doulcur, a voulu estre luy-même son Consolateur, & la devotion & la charité dont il estoit embrasé, l'a animé à luy adresser vn discours, & des paroles ausquelles l'eloquence humaine ne sçauroit atteindre. Permettez, MESSIEURS, que ie les repete devant vous en mêmes termes, & que faisant sonner à vos oreilles les mots qui ont coulé de sa langue mourante ; l'acheve ses loüanges par son propre discours, qui vous fera clairement connoître de quelle vie vivoit son Ame, & quel sujet nous avons de croire qu'il est maintenant bien-heu-

reux au Ciel, vniue & vraye consolation qui nous reste en la separation de ceux que nous aimons ardemment. Voicy donc comment ce genereux Vainqueur de la Mort & du Monde, ce veritable Serviteur de Dieu exprima à Monsieur le Marquis du Bec son beau-frere, la dernière patole qu'il vouloit qu'il portât de sa part à Madame sa femme.

Mon frere luy, dit-il, vous direz s'il vous plaît à votre Sœur, que ie l'ay toujours extrêmement honoree, que ie luy en ay donné toutes les marques qui m'ont esté possibles, que j'ay vécu, comme elle sçait en homme d'honneur, & ie crois fermement que ma memoire luy sera toujours tres-chere : Mais dites-luy, que si elle m'en veut donner des marques conformes à mon desir, elle se consolera de ma mort par l'esperance qu'elle doit auoir, que nous nous reverrons bien - tôt, dix, & vingt ans n'étant qu'un iour en comparaison de l'Eternité, & que nous nous rejoindrons au Ciel, où ie suis seur qu'elle mettra peine de paruenir, & où l'esperance de la voir. Qu'elle se souuienne & vous aussi mon frere, que le Monde n'est qu'une folie, qu'il n'y a en luy que tromperies, & rien de solide pour nous, que le salut eternel. Voila, luy dit-il, en tirant de son doigt une Turquoise, la vraie marque, & le lien de notre mariage, sa figure represente l'Eternité, dont ie vais iouir, & que j'espère de continuer avec elle. Je vous prie de la luy rendre de ma part, & de luy remettre encôre ce Chapelet qu'elle m'auoit donné, & que j'ay toujours cherement conservé à cause d'elle. Dites luy que ie meurs avec une ioye incroyable, parce que Dieu m'a donné quelques iours de loisir pour implorer sa misericorde : & qu'au surplus il m'est témoin lui-même que ie ne regrette nullement la vie, & ne voudrois pas demeurer au Monde plus long-temps. Dites à la Reyne, ajouta-t'il, que ie meurs Serviteur tres-fidelle de leurs Majestez, & que si Dieu me fait misericorde, ie prieray continuellement au Ciel pour leur prosperité. Vous semble de ce Testament, MESSIEURS, est-ce pas là mourir non seulement en vray Chrétien ; mais en Religieux ? font-ce point là des marques d'une Ame qui ne touchoit la Terre que comme la Sphere en un seul point, & encoré bien petit ? font-celà des paroles d'un Capitaine nourry dans la guerre, le feu & le sang, ou plutôt de quelque Saint Anachorete, ou de quelque grand Disciple de cet Apôtre, qui ayant veu le Ciel, haïssoit iustement la Terre, & cryoit, *Capio dissolui*, ie souhaite de mourir ? Depuis ce discours il ne parla plus aux hommes : ces deux personnes qu'il auoit les plus honorees au Monde, furent les dernières à sortir de sa pensée, & apres elles il ne pensa plus qu'à Dieu, qu'il aimoit plus que tout. La Mort luy ferma les yeux, & luy arrêta la langue, & bien tôt apres Dieu tira son Ame à luy, pour estre favorablement iugée. Son corps brisé & detruit pour nous, a esté raporté pour paroître icy deuant vos yeux, & ce genereux Maréchal vtile & bien faisant, même apres la vie, tout mort qu'il est, se presente icy pour vous servir autant qu'il peut. Le voila qui crie & parle hautement pour notre vtilité, & d'une eloquence plus forte & plus animée, que celle dont il encourageoit autrefois ses Troupes, nous annonce des veritez, desquelles nous pouuons tirer un profit incomparablement plus grand, que tous les biens qu'il nous a procurez durant sa vie. Vous, MESSIEURS, qui sachant quelle étoit sa vigueur, quelles les lumieres dont Dieu auoit éclairé son iEsprit auiez souhaité de l'auoir veu sur un cheval de Bataille à la teste d'une Armée en un iour de combat haranguant ses Soldats. Permettez ie vous supplie, que ie prete ma langue à ce corps mort, pour vous faire entendre les veritables paroles qui sortent effectiuelement de luy, & qu'il vous enuoye de dessous ce triste Tombeau, pour vous encourager à un combat nécessaire, indubitable, plus proche de vous que vous ne croyez, dans lequel il vous faut ou emporter la Victoire, ou perir eternellement. Tres-illustre & tres-auguste Compagnie, vous, dit-il, Saez Prelats, Iuges Souuerains, François genereux & fideles, qui plaignez ma mort & honorez mon Nom, & qui sous les Ordres de la meilleure des Reynees que j'ay fidellement

servie, rendez à mes cendres vn honneur inestimable en la Terre, & plus grand que toutes les plus grandes recompenses : Agreez que pour vous remercier de ces Offices que vous me faites, & de votre charité, ie vous dise ce que ie fais, & ce que ie suis. Vos Luminieres, vos Amoities, vos Poësses Royaux, vos marbres, vos Tombeaux, vos louanges ne me servent de rien, ie ne les sens plus, à quarante-deux ans vn coup de fer & de feu brisant mon bras, a détruit ma vie humaine. mon Corps est en proye aux vers, & s'en va tant qu'il peut au neant : mon Ame sans gardes, sans faire, sans defence, s'est trouvée en vn instant devant Dieu son Juge : & si par son sang & par mes larmes, elle n'eût esté lavée, si les petites œuvres de charité que j'avois faites au monde par ses graces ne l'eussent environnée & rendue aucunement agreable à son Createur, parmi toutes vos Pompes & vos Benedictions, j'étois maudit & damné eternellement. A ma dextre s'est trouvé le Ciel, & à ma fenestre vn feu horrible, inconcevable, épouvantable, dans lequel Dieu jette les pecheurs ses ennemis. O quelle peur entre ces deux extremités ! quelle angoisse ? que mes pensées & mes desirs alors ont esté differens de ceux que comme vous autrefois ie formois dans le Monde ? Echappé par les misericordes de Iesus Fils de Dieu à l'exacte Iustice de son Pere, ie n'ay pu pourtant éviter que comme j'avois trop tardé à merendre à son obeissance & à son amour, il ne retarde aussi pour quelque temps à mon Aïe, la grace & le bon-heur infiny de le voir : Il se vange en Dieu jaloux : Et bien qu'il m'ait remis par bonté l'Eternité des peines deues à mes crimes, pourtant sa Iustice le force nonobstant l'Amour qu'il me porte, de m'affliger pour vn temps horriblement. Vos prieres jointes à vos larmes, éteindront mes feux, & le sacrifice de son Sang versé sur cet Autel, appliqué par vous, est l'unique soulagement de mes rudes souffrances. Ne me deniez pas cette charité, & en revanche ie vous conjure vous aimant chèrement en Dieu, prenez garde de ne mourir pas hors de sa grace, de ne finir pas votre vie en son inimitié : car hélas ! *Arrendum est incidere in manus Dei vivientis* : C'est chose horrible, ie l'ay veu, ie le scay ; c'est chose horrible de passer par l'examen de ce iuste Juge, & de tomber entre les mains d'un Dieu Vivant. Il fait bon servir les bons & iustes Roys, ie l'avoue : A Dieu ne plaise, que ie regrette jamais d'avoir épandu mon sang, & perdu ma vie pour la gloire de mes bons Princes, & la conservation de leur Royaume : Je devois cela à ma naissance, ie le deyois à leurs bien-faits, & à l'Ordonnance de Dieu, & l'excessive bien-vigilance d'une iuste Reyne m'en recompense avec vn tel excez d'honneur, qu'un homme de ma condition n'en pouvoit attendre de pareil, ny souhaiter davantage. Grand & piquant éguillon à toute la Noblesse de France, de luy consacrer comme moy ses travaux & sa vie sous les Ordres de Dieu. Mais considérez Grands de ce Monde, ce que durent & valent ces Grandeurs, puisque voila devant vous vn Poëlle qui me couvre, qui a couvert tant de Princes, & de puissans aheantis pour la Terre : leurs Couronnes, leurs Epées, leurs Bâtons comme le mien, sont demeurez à l'entree du Tombeau : Il ne me reste de tout mon estre qu'une immortelle moitié, & pour celle-là Dieu seul qui l'a receuë & l'a jugée, a pu la rendre ou mal-heureuse, ou heureuse en Eternité. Ce qui a esté fait de moy aujourdhuy, demain le sera de vous ! Que si l'esperance des biens temporels vous rend si soigneux de marcher avec respect, crainte & affection pour les Roys de la Terre : Pouvez-vous si aisément mépriser le Dieu du Ciel, & ne vous soucier point, vous qui pouvez mourir à toute heure, si vous êtes en état de mourir en son Amour ou en sa haine ? Iesus Redempteur des hommes, Parole du Pere toujours Vivant, venu exprés en Terre pour mourir en Croix pour l'expiation de nos pechez : engravez, imprimez, d'une impression digne de votre Toute-puissance, ces véritables paroles que dit vn Mort dans le Cœur de tous les Vivans : Que toute cette Illustre Compagnie qui si volontiers a entendu les honorables actions de sa vie, si agreablement a approuvé les honneurs que l'on luy rend en la Mort, si sensiblement plaint sa

perle, & vous prie pour son repos, d'un même Cœur reçoive aussi les avertisse-
mens, considere son exemple, comprenne les evenemens indubitables de sa
derniere fin, afin que cette douloureuse action se termine en vtilité generale de
nous tous, les Vivans y rencontrant par la verité des enseignemens la direction
de leur vie, & la Mort par nos prieres & nos honneurs la iuste gloire due à son
Nom Victorieux, dedans la Terre, & au Ciel le repos interminable que son Ame
souhaite.

Lettre de Monsieur l'Evesque de S. Brieuc à M. le Laboureur.

MON SIEUR,

Le Livre que vous avez composé m'ayant été mis entre les mains, & recomman-
dé par personnes de consideration, ie l'ay présenté à l'Assemblée des Etats, & i'ay tâché de
faire reconnoître la beauté & l'excellence du Travail autant qu'il m'a été impossible: I'ay
pris grande part en la satisfaction que chacun a receu pour les choses recommandables que
vous exposez à l'honneur de feu Monsieur le Maréchal de Guébriant, & y suis d'autant plus
obligé, qu'il est né en mon Diocèse, que nous avons fait en même temps & au même College
Royal de la Fleche, nos premieres Etudes, Mon frere qui est Ambassadeur en Suisse avec feu
Monsieur le Baron de Sacy son aîné, & moy avec ledit feu sieur Maréchal, & y avons fait
ensemble nos essais dedans les actions publiques. I'ay toujours fait estime particuliere de la
grandeur de sa naissance & de son courage, & il faisoit paroître deslors qu'il les porteroit
à un haut point de gloire & d'honneur. Il m'a témoigné toute sa vie une affection cordiale,
& i'ay tâché de correspondre à cet honneur autant que ie l'ay pu. Je crois que Madame la
Maréchale me fera bien cette justice de se souvenir que ie luy ay donné les premiers avis de
son elevation à la dignité de Maréchal de France, & i'esperois que Dieu m'ayant appelé à
l'Evêché de S. Brieuc, il me feroit la grace de leur y rendre quelque bon service; mais il n'a
pas jugé à propos de me donner cette consolation, i'en ay receu beaucoup de ce qu'à l'occasion
de votre Livre i'ay pu faire paroître dans les Etats l'honneur & le respect que i'ay pour sa
Mémoire: Vous verrez par la deliberation desdits Etats, formée sur mon rapport, les bons
sentimens que l'on a de votre Ouvrage, & i'ay été chargé de vous écrire pour vous remercier
au nom desdits Etats: Ce que i'ay différé jusques à présent, sur l'esperance que vous mettriez
ce Travail en plus grande perfection: En effet, vous l'avez augmenté de beaucoup, & la
plupart des Maisons considerables de la Province y trouveront comme i'espere beaucoup de
Monumens pour la gloire de leurs Ancestres, & particulièrement ceux de mon Diocèse,
remply de quantité de bonne Noblesse. Mais ie suis contraint de vous découvrir un cloze qui
importe beaucoup à l'Evêché que ie possède, qui pourroit recevoir notable preiudice si
l'on se vouloit prevaloir de ce que vous avez avancé touchant la Maison du Tertre-Jouan. Je
ne sçay qui vous en aura fourny les Memoires, ie n'y veux point soupçonner de dessein, mais on
ne s'est pas informé assez exactement de la verité des choses: Pour la connoissance que i'en
ay je qualifie diray que ie n'en ay aucune de l'exemption des Dixmes dans toute la Parroisse qui
est qualifiée du Tertre-Jouan, & ie n'en sçay point de ce nom. La Maison du Tertre-Jouan est
sans doute considérable, mais il est notoire que dans la Parroisse on elle est siu e, & dans les
voisines qui sont du Franc-regaire de S. Brieuc, toute la Iustice & les droits honorifiques ap-
partienent à l'Evêché, duquel cette maison releve entièrement. Cela merite bien que vous
y fassiez reflexion, afin d'ôter toute la mauvaise impression qu'on en pourroit tirer au preiudice
des droits de mon Evêché, & de vos bonnes intentions, dont ie suis assez persuadé, pour-
veu que les autres le soient comme moy: Je vous prie de vous prevaloir de cet avis, & de me
croire toujours,

MONSIEUR,

Votre tres-humble & tres-aff. ctionné
Serviteur L. E. DE S. BRIEUC.